



Wm. G. LEITCH - DORCE - 76

Ayuntamiento de Madrid

EDITEURS LE FIGARO

PARIS 10, RUE DE LA VILLE, 10

L.T. PIVER A PARIS
PARFUMERIE
CORYLOPSIS DU JAPON
SAVON, EXTRAIT, EAU DE TOILETTE, POUDRE
四木 木 木 木

LAIT D'IRIS
POUR la FRAICHEUR et la BEAUTÉ du TEINT
L. T. PIVER A PARIS

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET FILS
Successeur de son Père
Toutes les boîtes portent
en timbre sec
JEUNET, INVENTEUR
Se trouvent dans toutes les bonnes
maisons d'Épicerie et de
Quincaillerie.

Asthme & Catarrhe
GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la Poudre
ESPIC
OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉURALGIES
Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace
de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.
TOUTES PHARMACIES : 2 FR. LA BOÎTE
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette.

PASTILLES VICHY-ÉTAT

POUDRE DE RIZ
SPECIAL
préparée au Bismuth
VELOUTINE
CHARLES FAY
9, RUE DE LA PAIX, PARIS
PARFUMEUR
9, Rue de la Paix, 9
PARIS
VELOUTINE
COMPOSÉE PAR
CHARLES FAY
9, Rue de la Paix, 9, PARIS

FAC-SIMILÉ DE LA BOÎTE
CONTENANT
LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

QUINQUINA DUBONNET
Apéritif, Tonique et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

**JE N'EMPLOIE
POUR MON TEINT
QUE LA
CRÈME SIMON**

LA CRÈME SIMON A LA GLYCÉRINE
EST SANS RIVALE POUR ADOUCIR,
BLANCHIR ET VELOUTER LA PEAU. SON
PARFUM DÉLICIEUX ET SES PROPRIÉTÉS
HYGIÉNIQUES LA FONT PRÉFÉRER A
TOUS LES AUTRES PRODUITS SIMILAIRES.
SE MÉFIER DES IMITATIONS.
J. SIMON, 13, Rue Grange-Batelière, Paris.

Cook & Co
TAILORS & OUTFITTERS
PARIS 23 Rue Huber

Tailleur sur mesure

Coupe et Façon irréprochables

SAISON D'HIVER 1898-1899

COMPLET HABIT DEPUIS 110 fr.

Avec revers soie.

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Opérant en France depuis 1884

ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS

Banquier de la Compagnie : LE CRÉDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	G ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^{re} NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 »	377 »	30 ans	452 »	514 »	60 ans	94 90	84 »
35 —	347 »	414 »	35 —	460 »	528 »	70 —	134 90	118 30
Vie entière, 20 primes avec participation <i>Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs</i>			Mixte, 20 ans avec participation <i>Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.</i>			Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement		

LA MUTUAL LIFE

❖ Compagnie d'Assurances sur la Vie ❖ Rentes Viagères ❖

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

Cacao van Houten
Le Meilleur
et le plus délicieux
DES CHOCOLATS liquides.

UNE CUILLERÉE A CAFÉ
SUFFIT POUR UNE BONNE TASSE
D'EXCELLENT CHOCOLAT

C'est le
repas du matin
dans
le monde entier

**NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison
immédiate**
par les Piliules Antinévralgiques du **D^r CRONIER**
Boîte : 3 fr. (envoi P.). — Ph^{ie} 23, Rue de la Monnaie, Paris.

SULFURINE BAIN
SULFUREUX
SANS ODEUR
Hygiénique, Tonicifiant, Antirhumatismal

Souplesse et Beauté de la Peau
Le bain de Sulfurine rend la peau douce et soyeuse.
Boîte : 3 fr. — Ph^{ie} 23, Rue de la Monnaie, Paris.

PRODUITS ESTHÉTIQUES du D^r DYS

50 Sachets de toilette 7 fr. 50
50 Sachets à l'aubépine . . . 15 »
50 Sachets de jeunesse . . . 15 »
50 Sachets de beauté 25 »
Sève dermale, le flacon . . . 10 »
Crème Dysabine, le pot . . . 2 » 50
Poudre de riz printanière . 6 »

NOTICE FRANCO

S'adresser au seul préparateur des produits du D^r Dys
DARBY, 31, Rue d'Anjou, PARIS

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au Figaro, 26, Rue Drouot.

Octobre 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du Figaro quotidien.

SOMMAIRE :

LA SALLE DES MOULAGES AU MUSÉE DU LOUVRE, par M., illustration photographique.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; photographie instantanée du lancement de la passerelle du Pont Alexandre III.

STÉPHANE MALLARMÉ, par ANTONIN PROUST, portrait de Stéphane Mallarmé.

LES LIVRES, par T. G.

LE COMBAT DE NICOPOLIS (1799), d'après les mémoires du Général CAMUS DE RICHEMONT; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

LES NOUVELLES ACQUISITIONS DU MUSÉE DU

LOUVRE, par THÉOPHILE GAUTIER FILS; portrait de jeune femme, de GOYA; Louise Brongniart, buste de HOUDON.

ALPINS DE FRANCE ET D'ITALIE, par ARDOUIN-DUMAZET, illustrations photographiques en couleurs et dessins de LOUSTAUNAU et de MARCHETTI.

LES VACANCES D'HECTOR, par Goguès, illustrations de DOES.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS. — **ENTRE DEUX FEUX**, par G. MEYER. — **LE BOUQUET**, par METZMACHER.

COUVERTURE — **L'AUTOMNE**, par W. DE LEFTWICH DODGE.



LA SALLE DES MOULAGES AU MUSÉE DU LOUVRE

Si riche que soit le Musée du Louvre en sculpture antique, si fier qu'il puisse se montrer de sa Vénus de Milo, pour laquelle on ne saurait trouver d'épithète, il faut bien reconnaître que les autres musées d'Europe possèdent, eux aussi, d'inestimables trésors, dont la connaissance est une nécessité pour les artistes et une jouissance pour les amateurs.

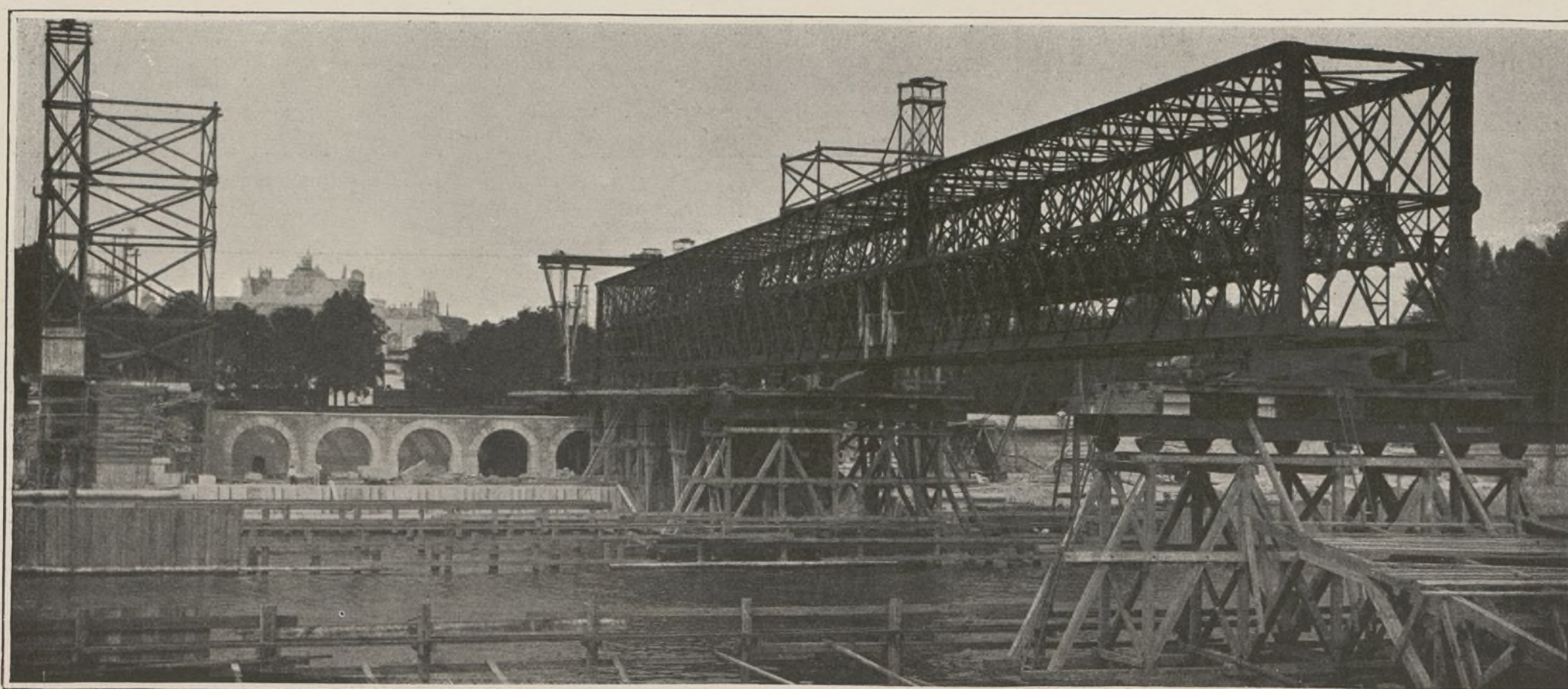
Pour donner satisfaction à ce besoin, M. Ravaissou-Mollien, l'éminent conservateur adjoint des antiquités grecques et romaines, a imaginé de réunir dans une salle spéciale du Palais du Louvre les reproductions en plâtre des œuvres les plus célèbres qui se trouvent dans les Musées de l'Etranger, depuis les sculptures archaïques jusqu'à celles de la décadence.

Je n'ai pas ici la place pour détailler cette collection réalisée par M. Ravaissou avec les plus modestes ressources. Je ne peux que recommander la visite de cette salle, où l'on trouvera, notamment, un certain nombre de « répliques » de la Vénus de Milo trouvées dans les lieux les plus divers, ce qui prouve que, dès son apparition, cette œuvre parfaite fut considérée comme un des prototypes de la beauté féminine.

Des cartouches placés sur le piédestal de chaque statue donnera, au point de vue artistique et historique, les indications les plus complètes.

La salle des Moulages a été installée dans l'ancien manège des Écuries de l'Empereur, dont l'architecture est fort intéressante : les voûtes et leurs retombées sur les colonnes donnent à la fois l'impression de la solidité et de l'élégance. Les chapiteaux, formés d'attributs de vénerie, ont été sculptés par Frémiet. M. Ravaissou a eu le bon goût de ne rien modifier dans l'architecture de cette salle : les N couronnes sont restés sur les clefs de voûte, et la tribune, au balcon de bois sculpté qui domine à mi-hauteur le manège, est encore tendue de papier vert semé d'abeilles d'or.

On accède à cette salle, soit par le quai du Louvre, en entrant par la dernière porte avant d'arriver aux jardins de l'Infante, soit par le Pavillon Mollien, dont le vestibule communique avec la salle des Moulages, par une porte placée à gauche, en face de l'entrée. Pour des raisons administratives dont je n'essayerai pas de pénétrer le mystère, la salle des Moulages n'est ouverte que le mardi et le samedi, de 11 heures à 4 heures. — M.



LE SECOND LANCEMENT DE LA PASSERELLE DU PONT ALEXANDRE III.

Les Croquis du Mois

LE 30 SEPTEMBRE.

Une idylle royale a commencé le mois de septembre ; un drame impérial l'a clos : ce fut, on peut le dire, un mois historique. L'idylle c'est l'union de la jeune reine Wilhelmine avec le peuple hollandais, union qui fut célébrée en de touchantes cérémonies où la joie se mêlait à la tendresse. L'apparat guerrier et féodal qui entoure habituellement les événements dynastiques de ce genre, n'a pas alourdi ces fêtes ; de casques et de plumets, de canons et de sabres l'on n'en vit guère que ce qui était strictement nécessaire pour montrer que la Hollande possède une belle armée et aussi, pour égayer d'une touche étincelante la masse toujours un peu sombre des foules. Mais ce qui dominait tout ce fourmillement de peuple, c'était ces deux robes blanches de la mère et de la fille, que contemplaient des milliers de regards et qu'acclamaient des milliers de poitrines, saluant la jeune fille qui acceptait la charge des destinées d'un peuple et remerciant en même temps la mère qui remettait à ce peuple le trésor qu'elle avait si bien gardé et si tendrement embelli.

Le drame c'est l'assassinat de l'impératrice d'Autriche, Elisabeth. Au nom de quelles sauvages doctrines une brute, commandée par d'abominables sectaires, en est-elle venue à frapper une femme et à choisir, parmi les femmes, celle de toutes les souveraines qui, dans son existence, eut à subir les coups les plus cruels du destin, celle qui fut l'épouse du plus débonnaire des monarques, auquel, depuis cinquante ans, son peuple a prouvé son profond attachement, malgré les désastres de la patrie ? Et quelle défense la société pourrait-elle imaginer contre ce fanatisme aveugle qui s'enorgueillit d'avoir tué au hasard, et est convaincu qu'en agissant ainsi il contribue à l'avènement des temps nouveaux, de ceux où il n'y aura plus « ni Dieu ni maître ! »

Il faut mentionner enfin la mort de la reine Louise de Danemarck, souveraine d'un pays démembré par la violence et dont les filles conquirent tant de trônes par la grâce de leur personne et l'élévation de leur esprit.

De nombreux accidents d'automobiles, dont quelques-uns furent tragiques et homicides, ont affligé le monde sportif. On ne peut que déplorer ces morts et ces blessures, mais il faut bien reconnaître que la plupart des victimes ont porté la peine de leur imprudence, de l'état d'âme particulier aux chauffeurs et de la singulière conception qu'ils ont de leurs droits en matière de circulation.

Lorsqu'ils déclarent modérée une allure de trente kilomètres à l'heure, ils négligent de tenir compte de la vieille femme qui traverse la route, de l'enfant qui joue avec les cailloux, de la voiture qu'ils croisent ou qu'ils dépassent, de celle qui débouche d'un chemin de traverse ou se montre au tournant de la route ; ils ne comprennent pas qu'un paysan somnole dans sa voiture et ne se gare pas précipitamment au son de la corne ; ils tolèrent encore moins la sournoise mauvaise volonté du voiturier qui se refuse à ranger son chariot installé au milieu de la chaussée pendant qu'il boit à l'auberge. Les ordonnances de police, les règlements des maires, leur semblent absurdes et intolérables ; ils s'en affranchissent d'ailleurs sans scrupule, leur rapidité les mettant à l'abri de la répression. Les accidents, au contraire, en éveillant chez les automobilistes l'instinct de la conservation personnelle, les ramèneront peu à peu à une plus juste appréciation de leurs devoir vis-à-vis des pauvres gens à circulation lente.

Il n'est point de plaisirs sans peine, dit la sagesse des nations. Les Parisiens peuvent constater en ce moment la vérité de ce proverbe : en attendant les joies de l'Exposition de 1900, ils voient leur ville bouleversée par d'innombrables travaux : sur les boulevards, dans la rue de Rivoli, sur les quais, ont été creusés, à des distances rapprochées, de larges orifices qui mettent en communication la surface du sol avec le Paris souterrain, qu'on fouille avec frénésie ; de place en place l'orifice s'agrémente d'un chantier, entouré de palissades peintes en un vert clair aimable — sans doute pour leur faire pardonner leur incommodité — ; la grève des terrassiers en prolongeant cet état de chose, est venue encore accroître la mauvaise humeur du parisien pressé qui se heurte à chaque instant à des encombrements et au fâcheux écriteau : « Rue Barrée ».

Mais ce ne sont là que de passagers ennuis, les inévitables inconvénients d'une grande œuvre : nous en sommes amplement dédommagés en voyant s'élever, comme par magie, les deux palais des Champs-Élysées, dont on peut dès maintenant saisir la belle ordonnance. On commence aussi à comprendre ce que sera le pont Alexandre III ; la passerelle de fer, destinée à faciliter le montage de cet arc immense, et qui est elle-même un véritable pont, est aujourd'hui entièrement mise en place ; la seconde phase de l'opération est représentée dans la photographie instantanée reproduite ici. Pour peu que l'hiver qui vient soit aussi clément que son prédécesseur, on sera prêt.

La rentrée théâtrale s'est effectuée sans bruit, avec des spectacles principalement destinés aux étrangers et aux provinciaux, mais qui n'offrent aux Parisiens qu'un intérêt tout à fait insuffisant. Je ne vois guère à signaler que la très belle remise à la scène du *Louis XI* de Casimir Delavigne, où Silvain, dans le rôle très lourd du roi a montré une fois de plus la solidité de son talent et la profonde connaissance de son art.

Les cafés-concerts ont fait plus de frais et n'ont, paraît-il, qu'à s'en féliciter. Toutes les Loïe Fuller, les Bob Walter, les Otero, les Guerrero, les Lydia, les Liane et tant d'autres belles filles étincellent dans ces salles féériques où le spectateur est à l'abri des trois grandes « nuisances » du théâtre : l'immobilité, les entr'actes et la défense de fumer.

Un journal, habituellement sérieux, nous raconte qu'un monsieur a eu une idée grandiose. Il veut élever « le monument du *xx^e siècle* » déjà ! — destiné à perpétuer la gloire du génie humain à notre époque. Naïve manifestation de personnalisme très particulier des générations nouvelles, dénuées de culture morale, religieuse et philosophique, et qui s'imaginent sincèrement avoir, par leur génie, porté l'humanité à son comble : après eux rien ne peut plus se faire, car ils ont tout fait : il ne reste plus qu'à leur dresser un monument éternel, et ils s'en chargent, car ceux qui viendront après ne sauraient s'en tirer.

La Tour de Babel imaginée par ce monsieur, serait de forme quadrangulaire ; elle a six cent mètres de côté à la base, ce qui lui donne une superficie de trente-six hectares ; elle aurait quatre étages de cent mètres de haut, etc., etc. ; je vous épargne le détail de cette chimère. « Excusez du peu », comme eut dit Rossini. Les ressources financières seraient assurées par une souscription de 1 fr. par tête de Français et de Françaises que ces bons patriotes verseraient chaque année, à l'échéance de la fête nationale, jusqu'à complète constitution du capital. C'est vraiment une grande idée !

LUTÉCIUS.

STÉPHANE MALLARMÉ

La mort l'a pris si brusquement, si brutalement, que la veille il avait écrit à plusieurs de ses amis pour les convier à venir dans sa retraite de Valvins, voir disparaître avec lui les derniers jours de l'été.

Souffrait-il d'un mal que sa philosophie dissimulait ? Nul ne le saura. Il a traversé la vie avec une telle sérénité d'âme, un tel détachement de tout ce qui intéressait sa personne, que jamais une plainte n'est sortie de ses lèvres.

Stéphane Mallarmé était un timide et un modeste. Il a poursuivi, armé de l'instrument sublime du poète, amoureux de la belle prose, passionné pour les accords rythmés de la pure élocution, son rêve fait de l'entraînement d'une imagination qui était heureuse de tout, sans être satisfaite de rien.

La première fois que je l'ai vu, c'était dans l'atelier de Manet, lorsque Manet habitait le numéro 4 de la rue de Saint-Petersbourg. Il avait à ce moment la pleine beauté de la jeunesse. L'œil était grand, le nez se dessinait droit au-dessus d'une moustache épaisse que ses lèvres soulignaient d'un trait clair. Sous ses cheveux drus, le front se développait proéminent. La barbe se terminait en une pointe aiguë, s'enlevant sur une cravate sombre qui s'enroulait autour du cou.

On causa des poèmes d'Edgar Poë, qu'il avait traduits et dont Manet préparait les illustrations. La voix de Mallarmé était lente, sonore. Les mots succédaient aux mots, choisis avec la préoccupation de la tonalité juste. Le geste était ample.

Bien longtemps après, je revis Mallarmé à l'exposition posthume des œuvres de Berthe Morizot (Madame Eugène Manet), dans les galeries de Durand-Ruel. Il avait écrit la préface du catalogue. Nous parlâmes de Manet, de sa belle-sœur, de sa nièce, Mademoiselle Julie Manet, dont il était le tuteur, et lorsque, la semaine suivante, je le retrouvai dans une maison amie, dès que je lui exprimai le désir de publier des « Souvenirs » sur l'homme qui, selon son expression,

« avait rafraîchi la tradition française », il me proposa de me présenter à ses amis de la *Revue Blanche*.

Nous étions au moment où le prince des poètes était, de la part d'un recueil périodique, l'objet d'attaques vives. Au cours de ma présentation à la *Revue Blanche*, il fit allusion à ces attaques, et je n'oublie pas avec quelle douceur il parla de la liberté que devait avoir chacun de s'exprimer à son gré et de juger les autres à sa guise. Il



Cliché Maivet.

STÉPHANE MALLARMÉ

y eut bien dans ses paroles une pointe d'ironie et même de dédain pour les gardiens du harem de l'orthodoxie littéraire, mais la note glissa si rapide sur le clavier qu'on l'entendit à peine.

C'est dans les bureaux de la *Revue Blanche* que j'ai causé avec lui pour la dernière fois. Il revenait de l'un de ces concerts dominicaux qu'il suivait avec assiduité et avec dévotion. Il allait partir pour Valvins. Il se faisait une fête de revoir son cher ermitage et d'aller aussi à Fontainebleau, rendre un nouvel hommage aux femmes du Primatice, dont il aimait les jambes fuselées et les raccourcis éloquents.

Si séduit qu'il fût par le mouvement moderne, si ardent qu'il se montrât à vouloir déchirer les voiles de l'avenir, le génie de Mallarmé demeurait en effet épris des choses du passé.

Lettre dans la plus haute acception du terme, philologue passionné, il se plaisait aux évocations païennes, aux reconstitutions des Olympes disparues, et il s'attachait à sertir sa pensée dans des phrases d'une sobriété antique, mais d'un tour tellement personnel qu'une seule de ses pages, quand on la sait lire, en dit plus que des volumes dus à la fécondité, qui plait à notre temps.

Mais, dans cette notice, je veux me garder d'émettre un jugement qui serait prématuré sur l'œuvre de Stéphane Mallarmé.

Ce que je tiens à dire, c'est que l'homme possédait au suprême degré la bonté.

Stéphane Mallarmé a été, comme l'on sait, professeur d'anglais au collège Rollin, puis au lycée Condorcet. Il avait eu, antérieurement, la même situation au lycée d'Avignon, après avoir professé à Tournon.

Pendant son séjour en Provence, il fut prié par les magistrats de la ville d'Aix de vouloir bien servir d'interprète à un clergyman qui avait été arrêté sous l'inculpation de vagabondage.

Qu'avait fait ce clergyman ? Il avait commis la faute de s'engager sur la terre française, ne connaissant pas un mot de notre langue.

Rançonné par les hôteliers — le langage de l'argent étant à la portée de tous, — il était arrivé à Aix complètement dévalisé. Mais le pays étant beau, les nuits étoilées, il avait élu domicile en plein air, ce qui était interdit par les usages des nations civilisées. Il attendait patiemment que les siens, qu'il avait avisés, lui envoyassent les subsides nécessaires. Interrogé, puis arrêté par les gendarmes, qui ne le comprenaient pas, il avait comparu devant des juges aussi ignorants de l'anglais que leurs agents. Ces juges firent demander à Mallarmé s'il consentirait à les tirer d'embarras. Il s'y prêta de bonne grâce.

« Impossible, disait-il, d'imaginer un être plus naïf et en même temps plus maladroît que mon client, mais ses réponses étaient empreintes d'un tel accent d'honnêteté, que je me mis à plaider sa cause comme un simple avocat. Il fut acquitté, relâché. Je l'abritai sous mon toit et je parvins, non sans peine, à lui faire accepter le prêt dont il avait besoin.

« Il s'empessa de s'acquitter à son retour à Londres, et chaque

année, au jour anniversaire de ce que j'appelle ma « plaidoirie », je recevais un envoi de fleurs. Une année, les fleurs ne vinrent pas. L'anniversaire resta muet. J'en fus attristé. »

Si l'on voulait énumérer tous les bienfaits que cet être supérieur a semés sur sa route, avec une simplicité et une discrétion apostoliques, un volume n'y suffirait pas. Quand Stéphane Mallarmé se laissait d'ailleurs aller à de telles confidences, c'était dans le cercle étroit de ses intimités.

La mort de Mallarmé a laissé là des douleurs d'autant plus profondes que l'étrange génie du poète y venait fortifier les séductions d'une amitié, d'un charme exquis.

ANTONIN PROUST.

Les Livres

Deux romans d'aventures : celui d'Arabella Stuart, la nièce de Marie Stuart, *the most unfortunate Arabella*, de son mariage secret avec Seymour, des cruautés dont elle fut la victime du fait du roi Jacques I^{er} ; et celui d'Anne de Caumont et de sa mère, la maréchale de Saint-André, plein d'intrigues d'amour, d'enlèvements, de singulières affaires d'argent, — forment le dernier volume de l'œuvre littéraire du regretté comte Hector de La Ferrière. Je dis « œuvre littéraire », car M. de La Ferrière fut aussi et surtout un érudit, un chercheur infatigable et sagace dont le nom restera attaché à la publication de la Correspondance de Catherine de Médicis.

M. Baguenault de Puchesse, son héritier littéraire et successeur intellectuel, a placé en tête de ce volume, qu'orne un beau portrait du comte de La Ferrière, une notice, très délicatement et très savamment écrite, que liront avec intérêt les lettrés et les érudits, aussi bien que les nombreux amis qu'a laissés dans tous les mondes ce parfait gentilhomme.

Dans un volume intitulé *Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie*, ont été réunies les lettres écrites au maréchal de Castellane par les plus illustres hommes de guerre du second Empire. Elles sont autant à l'honneur de ceux qui les écrivirent qu'à celui du maréchal qui les reçut. Ce volume constitue le complément obligé du « Journal » édité chez Plon par les pieuses mains de la comtesse de Beaulaincourt, fille du maréchal de Castellane.

A une époque comme la nôtre, où le document domine tout et alourdit trop souvent le récit des événements historiques par des détails minutieux et souvent puérils, on éprouve quelque étonnement à rencontrer une œuvre telle que le *Roi de Rome*, d'Emile Pouillon. Le nom même de l'auteur, ses précédents travaux, purement littéraires, sont une cause de surprise, aussi bien que l'allure grandiose et mystique de ce roman dialogué, où se trouvent retracées « cette vie

éphémère et cette longue infortune » qui échet au fils de Napoléon I^{er}. L'auteur a imité — sciemment, sans aucun doute — dans son œuvre, la facture des drames de Shakespeare; quel autre modèle pouvait-on choisir pour raconter d'une façon saisissante de si tragiques événements et une fin si douloureuse? Ce livre est de ceux qu'on n'oublie et dont le souvenir vous hante.

Cœurs en détresse, qui donne son titre à un recueil de nouvelles de M. Gabriel Mourey, forme, en une soixantaine de pages, un roman très touchant et très simple : c'est l'histoire d'une jolie fille, ouvrière chez un grand couturier qui, par caprice et par goût du plaisir et du luxe, se fait emmener en voyage par un jeune homme du monde; il est entendu que, au retour, on se quittera bons amis, car elle entend bien ne sacrifier ni son indépendance, ni son avenir. Mais, hélas! Le cœur ne tarde pas à s'en mêler : son compagnon de voyage lui a fait la vie si douce et si tendre que l'amour a bientôt remplacé le caprice. Et, au retour, elle est cependant bien obligée de subir la loi qu'elle-même a imposée. Elle la subit, mais elle en meurt. Les autres pièces qui complètent le volume n'ont pas moins de valeur et sont d'une excellente littérature. Steinlen a dessiné une tête pleine d'expression pour la couverture de ce livre, édité par Ollendorf.

Si vous avez quelque disposition au pessimisme, je vous recommande de lire *Le Triomphe des Médiocres*, par Paul Adam; c'est l'art de traiter la Société comme elle le mérite, tous les coquins, tous les imbéciles, tous les fourbes, tous les dépravés dont vous rencontrez le spécimen à chaque pas dans la vie. M. Paul Adam est jeune encore; il s'indigne à la vue de tant de vilaines choses et de tant de vilaines gens; il croit sincèrement que ses justes invectives réformeront le monde. Erreur généreuse, dont il se guérira, en prenant de l'âge.

Le style des militaires — je parle de ceux qui sont des soldats et non pas des lettrés quasi-professionnels — se distingue généralement par la précision dans les mots et dans les idées; ils ont toujours le sentiment très net du but à atteindre, de l'abus à réprimer, de l'amélioration à réaliser par les moyens les plus rapides et les plus efficaces. On trouve toutes ces qualités dans le volume du capitaine de Grandmaison, intitulé *En territoire militaire*, qui nous donne le tableau de ce qui a été fait au Tonkin et surtout nous indique ce qu'il faudrait y faire. L'œuvre de M. de Grandmaison jette un jour nouveau sur l'histoire de cette colonie si passionnante pour ceux qui la connaissent. Mais qui, en Europe et jusqu'à ce jour, la connaît autrement que par le récit des politiciens?

Très précieux aussi, au point de vue du renseignement, le travail de M. Félix Martin sur le *Japon vrai*. Avec M. F. Martin, nous sommes bien loin de « Madame Chrysanthème » et des « Japoneries d'automne », bien loin aussi des kakemonao et des gardes de sabres, des masques de guerriers grimaçants et de cuirasses de guerre. Les Français ne se rendent pas encore bien nettement compte de « la pro-

digieuse transformation d'un peuple passant, en moins de trente ans, du régime féodal le plus intense à un régime de forme démocratique et parlementaire ». M. F. Martin nous donne les moyens de nous éclairer à ce sujet et de nous édifier sur les dangers que l'Europe aura bientôt à redouter de la part de cette nation à laquelle elle a imprudemment fourni les éléments de sa nouvelle civilisation.

L'aimable femme, si bonne et si franche qu'est Henry Gréville, est un des auteurs les plus féconds de notre époque : elle ne compte pas, au catalogue des éditeurs et amis Plon et Nourrit, moins de quarante-six romans, dont quelques-uns ont atteint la trentième édition. Et cependant, nulle répétition dans cette œuvre énorme : chaque récit a sa couleur, sa physionomie, son charme particulier. La *Vie d'Hôtel*, qui vient de paraître, présente des tableaux très modernes, très vivants, une action tour à tour pathétique et gaie. Souhaitons-lui le trente mille des *Epreuves de Raissa*.

Aux bibliophiles je signalerai une très gracieuse réimpression de la *Mille et deuxième Nuit*, de Théophile Gautier, édité en une plaquette qu'enrichissent neuf compositions à l'eau-forte par Lalauze, aussi intéressantes au point de vue de l'arrangement des sujets qu'à celui de la gravure. Dans une curieuse étude qui précède la nouvelle, M. L. Gastine raconte dans quelles circonstances et de quelle façon Théophile Gautier composa, ou plutôt improvisa, en quelques heures, cette fantaisie orientale. — M.

Le numéro d'octobre des *Maîtres de l'Affiche* contient une belle composition de Jules Chéret pour l'*Œuvre de l'Hospitalité de Nuit*; l'affiche d'Ibels, pour son *Exposition* à la Bodinière, en 1894; l'affiche de Luce pour *Mevisto*; et celle de M. Denis, pour la *Dépêche de Toulouse*.

Le *Paris instantané*, dont les éditeurs Baschet et Henry May commencent la publication, constituera le plus complet panorama de Paris et, peut-on dire, des Parisiens, car la caractéristique de ces reproductions photographiques, c'est le mouvement de la foule, l'encombrement des rues et des carrefours, le passant pressé, le badaud et la Parisienne trotinant.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1898-1899 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à la rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châtelains de France disposées par ordre alphabétique, et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 30,000 notices historiques ou anecdotes sur les principaux châteaux de notre pays, et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt. Prix de 25 fr. A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

LA GRANDE ROUE DE L'EXPOSITION

Les travaux de l'Exposition de 1900 seront-ils achevés pour le jour de l'inauguration? Espérons-le. En tout cas, une des principales attractions, — disons hardiment la principale, n'attendra pas l'ouverture. La Grande Roue de Paris, en effet, est déjà accessible au public.

Londres, Vienne et Chicago possèdent déjà des roues... Il en fallait une à Paris. Mais il la fallait plus grande, plus belle, plus imposante que celles qui l'ont précédée... Celle de Londres n'a que 65 mètres de diamètre, celle de Vienne en a 80... Celle de Paris en mesure 106.

Nous n'intéresserons que les gens spéciaux en disant que le poids total est de un million quatre-vingt trois mille kilos, dont 36,000 pour l'axe, 397,000 pour les huit pylones et 650,000 pour la partie tournante, y compris les quarante wagons... Mais ce qui fera plaisir à tout le monde c'est l'énumération des attractions qui attireront et retiendront le public.

Tout y a été préparé, en effet, pour en faire l'endroit le plus select de Paris. En bas, on aura le choix entre une magnifique salle de bal, une coquette, luxueuse et confortable

TAILLEUR POUR DAMES.

Henry de Trèves, dans une humoristique causerie, illustrée de deux dessins, présente à nos lectrices une nouvelle maison qui vient de s'ouvrir, 9, boulevard de la Madeleine : la Maison Ayme, Barrabé et C^{ie}.

M. Ayme est l'habile tailleur pour dames qui a la confiance de nos plus exquises mondaines. M. Barrabé est un administrateur de mérite. Leur association ne peut avoir que d'excellents résultats dont tout le bénéfice reviendra à l'heureuse clientèle qui ira visiter leurs riches et luxueux magasins.

NOTRE ENCARTAGE.

UNE NOUVELLE PROFESSION.

C'est un avis utile, très utile, que nos lecteurs trouveront aujourd'hui encarté dans leur journal. Il indique aux jeunes gens, en quête d'une position, un moyen facile, pratique et agréable de gagner largement leur vie : la dactylographie avec la machine à écrire Remington.

Jusqu'à ces derniers temps, l'écriture par la machine a été considérée comme une sorte de luxueuse fantaisie, accessible seulement à quelques-uns. La Remington a fait entrer cette écriture dans le domaine de la pratique. Grâce à elle, la dactylographie remplacera bientôt complètement l'ancienne écriture. Le petit supplément encarté énonce du reste très clairement tout cela. Les explications complémentaires peuvent être données par MM. Wyckoff, Seamans et Benedict, 8, boulevard des Capucines, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Relations directes entre Paris et l'Italie (via Mont-Cenis)

Billets d'aller et retour de Paris à Turin, à Milan, à Gènes et à Venise (Via Dijon, Mâcon, Aix-les-Bains, Modane)

Prix des billets : Turin 1^{re} classe 148 fr. 50; 2^e classe 106 fr. 75; Milan 1^{re} classe 166 fr. 90; 2^e classe 119 fr. 45; Gènes 1^{re} classe 169 fr. 45; 2^e classe 120 fr. 80; Venise 1^{re} classe 221 fr. 15; 2^e classe 157 fr. 35. Validité : 30 jours.

table salle de théâtre, construite dans le goût le plus moderne et pourvue d'une troupe d'artistes de talent, un tir, des bars, un restaurant dont la direction a été confiée à un des premiers chefs de Paris, un Vatel fin de siècle plus prévoyant et moins facile à démonter que son prédécesseur royal...

Mais le charme sera surtout dans les repas qu'on pourra prendre dans les wagons-restaurants aménagés en cabinets particuliers, où, grâce à une combinaison ingénieuse, chaque service sera renouvelé au passage du compartiment en face du restaurant de terre, c'est-à-dire tous les quarts d'heure...

Un déjeuner ou dîner pendant lequel on verra successivement tous les panoramas de Paris... un rêve!

La Grande Roue de Paris, ouverte dès à présent, c'est l'attraction qui fera la joie de tous ceux qui vont visiter les travaux, c'est l'avant-goût de l'Exposition, dont elle deviendra, après l'ouverture, la partie la plus intéressante, le véritable clou! Les visiteurs en emporteront un souvenir ineffaçable.

Ces billets sont délivrés toute l'année à la gare de Paris P. L. M. et dans les bureaux succursales. La validité des billets d'aller et retour « Paris-Turin » est portée gratuitement à 60 jours, lorsque les voyageurs justifient après avoir pris à Turin un billet de voyage circulaire intérieur italien.

D'autre part, la durée de validité des billets d'aller et retour « Paris-Turin » peut être prolongée d'une période unique de 15 jours, moyennant le paiement d'un supplément de 14 fr. 75 en 1^{re} classe, et de 10 fr. 60 en 2^e classe. Arrêts facultatifs à toutes les gares du parcours. Franchise de 30 kilogrammes de bagages sur le parcours P. L. M.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS à LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

Tous les trains comportent des 2^e classes. En outre, les trains de malle de nuit partant de Paris pour Londres et de Londres pour Paris à 9 h. du soir et les trains de jour partant de Paris pour Londres 3 h. 45 du soir et de Londres pour Paris à 2 h. 45 du soir via Boulogne-Folkestone, prennent les voyageurs munis de billets de 3^e classe.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 9 h., 11 h. 50 du matin, 9 h. soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 30 du matin et 3 h. 45 du soir.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 9 h., 11 h. du matin et 9 h. du soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin et 2 h. 45 du soir.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, le Portugal, etc.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Bousso, Manzi, Joyant & C^{ie}, Asnières.

GEORGES MEYER



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1898 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

ENTRE DEUX FEUX

Ayuntamiento de Madrid

Typographie GOUPI, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1898.



AYUNTAMIENTO DE MADRID





LE COMBAT DE NICOPOLIS (1799)

D'APRÈS LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL CAMUS DE RICHEMONT



ficier du génie, j'avais cru devoir, à l'avance, me prémunir d'un bon fusil de munition, armé d'une baïonnette solide. Je m'étais exercé à le manier et à tirer avec promptitude et justesse, car je prévoyais une guerre sauvage et des chances inattendues de combats isolés.

Ce qu'on appelle la ville de Prévesa est situé sur une presqu'île, à l'entrée du golfe d'Actium, si célèbre par la victoire d'Auguste sur Antoine et Cléopâtre. Ce golfe s'enfonce profondément dans l'intérieur des terres suivant la direction du Nord au Midi. Sa limite, de l'Est au Sud, est formée par une langue de terre assez étroite qui s'élargit progressivement jusqu'à son fond, où est situé le petit territoire de Voniza; la seconde limite du golfe, sur la gauche, court de l'Ouest au Sud pour se re-

LE gouverneur général des Îles Ioniennes, en présence des nouvelles d'une déclaration de guerre de la Turquie et d'une coalition générale de l'Europe contre la France, avait résolu d'occuper sérieusement Prévesa, un des quatre territoires que nous possédions sur le continent, le seul qui fût susceptible d'être fortifié, et avait, à cet effet, prélevé cinq cents hommes sur les garnisons de Zante et de Céphalonie. Désigné pour aller y occuper un emploi de mon grade d'of-

joindre à la première, mais elle s'infléchit de manière à mordre dans les terres pour former une péninsule du territoire de Prévesa. L'isthme qui le joint au continent, découpé par les deux inflexions correspondantes de la haute mer et du golfe, forme une vallée droite et assez large, comprise entre deux coteaux s'élevant doucement de part et d'autre. C'est sur ces deux coteaux et sur le sol de la vallée qu'a été construite la ville de Nicopolis, fondée par Auguste en mémoire de sa double victoire.

Cette ville paraît avoir été considérable et importante : le vaste emplacement qu'elle occupait est encore couvert de ses ruines. Le palais proconsulaire se reconnaît visiblement, ainsi que plusieurs autres édifices. La direction d'un magnifique aqueduc est tracée par les hautes et fortes piles qui l'ont supporté et dont un grand nombre est encore debout : toutes ces ruines se trouvent sur le coteau qui monte vers Prévesa. Sur le coteau opposé s'élève un vaste théâtre, assez bien conservé, et dans la vallée qui est entre les deux coteaux on retrouve la trace d'une naumachie qui aurait communiqué aux deux mers.

L'ordre de service qui m'avait été donné pour Prévesa fut également adressé au général La Salcette, qui s'empessa d'arriver.

M. le gouverneur crut aussi devoir se transporter sur les lieux et vint sur la frégate *la Brune* se rendre compte de la place. Comme j'étais arrivé le premier et que j'avais eu quelques jours pour examiner la position, je fus appelé et questionné. Je rendis compte de ce que j'avais vu en parcourant les lieux avec d'autant plus de facilité que pas un fusil n'avait encore paru sur le coteau qui s'élevait de l'autre côté de l'isthme, où commençait le territoire ennemi. Interrogé sur la question de défense, je répondis que, à mon sens, la question de défendre ou d'abandonner Prévesa était subordonnée à l'appréciation raisonnée des forces qui pouvaient l'attaquer. Si l'ennemi était hors d'état de nous opposer

plus d'un millier d'hommes, je croyais que les cinq ou six cents Français réunis à Prévesa, tous anciens et vigoureux soldats de l'armée d'Italie, étaient parfaitement suffisants pour les battre et les détruire, mais que, s'il s'agissait de quatre ou cinq mille et même de dix mille, comme on assurait que le Pacha de Janina pouvait réellement les présenter, il n'y avait aucune chance de résistance ou de salut, soit qu'on se bornât à défendre la ville, soit qu'on se portât sur l'isthme. J'ajoutai que la disposition de

front, des tempes et de la nuque, ne laissant qu'un large disque de cheveux longs qui retombent par derrière et sont couverts à leur sommet par un petit fez couleur pourpre; des guêtres en velours écarlate ou bleu de ciel, montant à la naissance du genou; une chemise de forte toile blanche, ou plutôt une tunique, recouvrant un caleçon et tombant comme une large jupe au-dessus des genoux; par-dessus cette tunique, une veste en velours de même couleur que celui des guêtres, et, par-dessous,

une longue ceinture en soie qui soutient deux longs pistolets montés en argent. Un long fusil albanais et un sabre recourbé complétaient l'armement. Cette bande, composée d'une centaine de soldats, de tout point semblable aux bandes de condottieri qui, en Italie, dans les guerres des Guelfes et des Gibelins, se louaient moyennant un prix déterminé aux princes et aux petits Etats qui se faisaient la guerre, acceptait notre solde comme elle eût accepté toute autre et, si nous étions vainqueurs, nous pouvions compter sur elle; si nous étions vaincus ou seulement menacés par une force évidemment supérieure, elle ne se hasarderait pas à tenter l'issue du combat, elle se hâterait de faire retraite. Heureux, si, pour racheter sa faute, elle ne tirait pas sur nous.

Je ne pus convaincre le gouverneur, qui invoqua encore, comme raison déterminante, le mauvais effet que produirait sur les peuples des îles un acte qui serait attribué à la faiblesse et à la couardise. D'ailleurs, dit-il, la puissance d'Ali Pacha était monstrueusement exagérée; son devoir à lui, gouverneur, était de défendre Prévesa et il y était déterminé.

On monta à cheval et on se porta sur les lieux: après avoir parcouru l'intérieur et l'extérieur de la ville, on traversa toute la presqu'île pour arriver à la position de l'isthme; j'en présentai les avantages, en cas qu'elle pût être occupée par une force proportionnée à son étendue, et les dangers, si elle ne devait être défendue que par quatre ou cinq cents hommes qui seraient nécessairement débordés et tournés, par conséquent sans retraite possible. Je

signalai deux monticules qui éclairaient parfaitement la vallée de l'une à l'autre mer et qui, transformés en redoutes armées d'artillerie, croiseraient leurs feux sur toute la longueur de l'isthme. On pouvait lier ces deux redoutes par un bon retranchement, et le front, s'il était garni de quatre ou cinq cents fusiliers, présenterait ainsi un obstacle très redoutable: mais je fis observer que la distance de chacun des mamelons-redoutes à la mer, laissant de chaque côté de l'ouvrage un large espace accessible à la cavalerie si nombreuse dans les armées turques, pourrait être franchi malgré le canon et que, alors, les défenseurs seraient inmanquablement dispersés et sabrés. Cette considération me ramenait à affirmer que la position était beaucoup trop étendue pour être occupée et défendue par quelques centaines d'hommes.

Le général La Salcette appuya vivement mes observations,



JE FIS REQUÉRIR LES TRAVAILLEURS NÉCESSAIRES (p. 187)

la population, naturellement hostile, ne pouvait nous permettre d'espérer d'elle un appui, et que la crainte d'un châtement épouvantable de la part des Turcs, s'ils étaient vainqueurs, la disposerait plutôt à les seconder qu'à nous soutenir.

M. le gouverneur m'opposa, comme preuve d'une disposition plus favorable de la population, la réunion d'une bande d'Arnautes, aux ordres d'un nommé Christaki, qu'il avait pris à sa solde.

Le chef, ce Christaki, était un homme de haute taille, de bonne mine et d'une figure mâle et expressive qui ne manquait pas de dignité. Comme nos anciens chevaliers à la tête de leurs hommes d'armes, il se faisait accompagner, quand il allait et marchait seul, par son écuyer, qui portait ses armes et quelques insignes de son autorité. Le costume de ses hommes était à peu près celui des insulaires de la Grèce: la tête rasée autour du



A CHAQUE INSTANT MES SAPEURS M'APPORTAIENT... (p. 187)

mais M. le gouverneur, malheureusement trop prévenu contre la prétendue puissance d'Ali Pacha, persista dans sa résolution et me dit de faire exécuter les deux redoutes et le retranchement.

Je n'avais qu'à obéir. Je traçai et profilai les ouvrages, je fis requérir dans la population de Prévesa les travailleurs nécessaires et je formai trois ateliers distincts dirigés et surveillés par mes sapeurs.

Ces travaux, poursuivis avec diligence et rapidité, auraient été complètement terminés avant l'apparition de l'ennemi si le monticule de droite eût présenté la même facilité que celui de gauche ; mais ce qui ne pouvait être prévu, ce mamelon recouvrait une multitude de sépultures ; par conséquent, des vides intérieurs difficiles à rajuster pour conserver la direction des lignes de défense et point de terre pour établir les parapets. L'emplacement ne pouvait être changé sans perdre les avantages de la position et de la protection mutuelle du tracé, et d'ailleurs il était trop avancé pour l'abandonner.

En toute autre circonstance, je me serais félicité d'un accident qui me permettait de fouiller des tombeaux antiques. A chaque instant mes sapeurs chefs d'ateliers m'apportaient des lampes sépulcrales en terre jaune très fines, ne variant que par leurs bas-reliefs bien modelés, d'une grande pureté de dessin et représentant tous des sujets érotiques. On me procura une trentaine de pierres gravées, onyx, cornalines et agathes. Quelques-unes de ces pierres reproduisaient des têtes antiques, historiques et mythologiques : un Alexandre, un Mercure, etc. ; d'autres des quadriges très bien refouillés, et l'une d'elles portait le nom de Laïs, écrit en caractères grecs. Je sais très bien que le nom de Laïs devait être fort commun parmi les femmes grecques, mais il me restait, malgré les mille et mille improbabilités rationnelles, la possibilité que cette pierre eût appartenu à la fameuse Laïs classique. La seule chance de cette unique possibilité lui donnait beaucoup de prix à mes yeux et je ne manquai pas de m'imaginer que je possédais le chaton de la bague dont elle se servait pour signer ses capricieux rendez-vous. Cela m'amusa fort à penser, mais le péril était trop imminent pour que je m'attardasse aux découvertes. Je passais la plus grande partie de la journée au camp pour activer les travaux et soutenir l'ardeur des ouvriers ; j'arrivais le matin de bonne heure et je retournais le soir coucher à Prévesa. Le retranchement qui reliait les deux redoutes était encore imparfait, mais ne laissait pas de présenter un obstacle à l'ennemi et une certaine protection aux défenseurs. Il fut destiné à la bande de Christaki. La redoute de gauche fut armée de quelques méchantes pièces vénitiennes du calibre de 3 et celle de droite était trop imparfaite encore pour pouvoir être occupée.

Le 2 brumaire de l'an VII de la République, c'est-à-dire le 23 octobre 1799, le commandant du camp fait connaître que l'ennemi a enfin paru : à la pointe du jour, il a attaqué les avant-postes avec cinq ou six cents hommes ; ont s'est longtemps battu sur les ruines du grand théâtre, que l'ennemi a été contraint d'abandonner, mais il se montre sur la colline avec de très grandes forces et une nombreuse cavalerie. J'avais reçu pareil avis de l'officier des sapeurs ; je me rendis de suite auprès du général, que je trouvai prêt à partir. Il avait donné ses ordres et avait pris quelques mesures de prudence dans la prévision des événements : cinquante hommes étaient laissés à Prévesa pour contenir la population et garder l'embarcadere ; pareil nombre devait se mettre en bataille en avant de la ville pour protéger la retraite si elle devait avoir lieu, et, dans ce cas, les quelques canonnières qui servaient à la batterie du goulet devaient, avant de se retirer, enclouer leurs canons, afin que les bâtiments français qui se trouvaient dans le golfe pussent en sortir avec sécurité et prendre le large. Le capitaine Blancet l'adjutant-major Tissot avaient le commandement de ces détachements. Les dernières instructions données, nous montons à cheval et nous nous hâtons de gagner le camp de Nicopolis.

En arrivant, un premier coup d'œil jeté sur la colline occupée par l'ennemi suffit pour nous faire comprendre l'impuissance de tous nos efforts et toutes les conséquences d'un désastre inévitable : ni retraite, ni résistance possible ! Nous étions en face d'un véritable corps d'armée qu'on ne pouvait évaluer, à raison de son étendue et de sa profondeur, à moins de 12 à 15,000 hommes. Déjà la bande de Christaki s'était dispersée, nous n'avions donc pas 400 soldats à opposer à l'ennemi, étant déduits les deux détachements restés à Prévesa. L'effectif total aux ordres du général La Salcette se composait en effet ainsi qu'il suit : 18 artilleurs de la 7^e compagnie sédentaire, 41 sapeurs de la 5^e compagnie du 2^e bataillon, 281 hommes de la 6^e demi-brigade et 100 de la 79^e : au total, 440 hommes. Il y en avait donc moins de 340 au camp.

L'heure fatale avait sonné pour nous. Il fallait mourir, mais mourir en désespérés et vendre chèrement notre vie. Nous mettons pied à terre et nous attachons nos chevaux au premier buisson venu.

Le général fait rentrer la compagnie de grenadiers qui s'était battue toute la matinée et avait débusqué l'ennemi de sa position. Son lieutenant, Le Roy, avait été tué et son capitaine blessé grièvement. Il range en bataille sa poignée de soldats et laisse les canonnières dans la redoute de gauche avec quelques hommes. Il m'assigne sur la droite une position dominante, pour suppléer au défaut de la redoute qui n'avait pu être terminée. Je l'occupe avec deux misérables pièces de trois, montées sur deux affûts vermoulus de vétusté, avec quatre canonnières de bataillon pour les manœuvrer et les servir.

L'ennemi s'ébranle et nous aborde avec quelque hésitation.



Il est reçu par un feu de deux rangs bien soutenu et bien dirigé, pendant que les canons de la redoute et les miens le prennent de flanc et l'écharpe, de l'un et de l'autre côté. Il se rompt de toutes parts et fuit dispersé en laissant le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés.

Ce succès inespéré exalte l'ardeur du soldat : chacun jure de venger ses camarades tombés et ne demande que carnage. Cependant l'ennemi, qui a fui en désordre de tous côtés, finit par se rallier à la voix d'Ali et de son fils : il se remet de son épouvante et les paroles du chef raniment son courage ébranlé. Un cri immense retentit de nouveau sur la colline, et toute la masse entière, infanterie et cavalerie, se rue pêle-mêle, inonde les vallées et se précipite sur notre faible ligne, qui le reçoit avec le

et croisait ses feux avec elle sur le front de la ligne. Je faisais tirer mes pièces l'une après l'autre afin de ne pas être assailli dans l'intervalle de deux décharges simultanées, et j'usais de mon fusil avec l'habileté et la précision que m'avait acquises l'exercice passionné de la chasse. Or, je manque rarement un lièvre à balle : aucun de mes coups ne devait être perdu. Ma batterie avait sa bonne part du succès obtenu dans le premier combat ; je n'avais qu'à modérer l'ardeur de mes canonnières pour mieux assurer la justesse du tir, et je pouvais en apprécier toute l'efficacité par le désordre et les vides opérés dans les masses et les groupes qui avaient servi de but.

L'ennemi fuyait donc en pleine déroute, laissant le sol couvert de ses morts et de ses blessés. Aucun de nous n'avait été atteint et je m'étonnais qu'il se fût obstiné à concentrer tous ses efforts contre le front d'une ligne bien appuyée sur les deux flancs, tandis qu'il aurait pu la déborder de chaque côté et la sabrer avec sa cavalerie, pendant qu'elle aurait été attaquée directement par son infanterie. Mais les Turcs, qui ont la bravoure personnelle et qui agissent en masse et sans ordre, sous l'impression du fanatisme, avec la confiance de leur valeur et de leur force, vont droit à l'ennemi qu'ils présument devoir être immédiatement écrasé sous le choc irrésistible d'une première impulsion. Lorsqu'ils rencontrent une résistance vigoureuse et inattendue, il se débandent et se rallient difficilement. Mais là, ils n'avaient pas à redouter de notre part un mouvement offensif et une poursuite ; ils n'avaient affaire qu'à une poignée d'hommes qui ne pouvaient ni fuir, ni résister longtemps et qui devaient finir par être hachés sur place. Il était donc facile aux chefs d'arrêter le mouvement désordonné d'une folle terreur, de rendre la confiance à leurs troupes et de leur communiquer un nouvel élan de bravoure et d'audace plus redoutable encore que le premier.

Lorsque nous vîmes cette masse, immense comparativement à nous, se précipiter du haut de la colline comme un ouragan furieux, chacun dut éprouver le pressentiment d'une terrible et dernière lutte.

Mais chacun avait d'avance fait le sacrifice de sa

vie et songeait moins à la défendre qu'à la venger. « Tuons ! tuons ! » était le seul mot qui circulât sourdement dans les rangs. Dès que l'ennemi fut à portée, les deux batteries lui envoyèrent leurs boulets et, quant il fut plus rapproché, elles ne tirèrent plus qu'à mitraille. Je suivis, dans ma batterie, la méthode que j'avais adoptée dans le premier combat et je fis le même usage de mon fusil. Seulement, comme nous étions assez près les uns des autres pour distinguer les hommes, je choisis de préférence ceux que je jugeais être les chefs, à la magnificence de leurs habits et de leurs équipages ; car nous n'avions devant nous que la cavalerie qui tirait sur nous avec ses longs fusils et ses mauvais pistolets, mais qui n'a jamais songé à nous charger franchement, ni essayé de nous tourner, ce qui paraîtra incroyable, mais n'en est pas moins vrai. Ce n'est qu'après que la ligne a été complètement enfoncée que nous avons commencé à recevoir des coups de fusil de côté et par derrière ; ils ont été plus funestes que ceux qui nous avaient été adressés plus honnêtement. Je fus atteint d'une balle à l'épaule, mais elle devait venir de loin, car elle ne pénétra pas et ne fit qu'une forte meurtrissure.



TOUTE LA MASSE SE RUE... (p. 188)

même aplomb, la même fermeté. Le sol est jonché de nouveaux cadavres, mais les chefs sont présents, et l'ennemi, contenu longtemps par un feu bien nourri, finit par heurter nos rangs de sa masse puissante. Ils se rompent sur plusieurs points : des combats partiels s'engagent avec une rage furieuse ; les baïonnettes, les sabres et les cangars distribuent la mort de tous côtés, et cette poignée de braves tombe enfin écrasée sous un nombre d'ennemis plus de trente fois supérieur à chacun d'eux, mais sur les victimes qu'ils se sont immolées. Une vingtaine d'hommes seulement sont parvenus à gagner la redoute, avec le général La Salcette et le chef de brigade Hotte.

A présent, c'est à moi de rendre compte de ma conduite et à me faire absoudre de n'avoir pas été tué, comme tant de braves gens, sur un monceau de nos ennemis sacrifiés à notre colère et à notre vengeance.

J'ai dit que j'avais été chargé d'occuper sur la droite de la ligne de bataille une position dominante avec deux pièces d'artillerie. Cette position correspondait à la redoute de gauche



J'AI DÙ ENCLouer MES DEUX PIÈCES... (p. 189)

La masse que nous avions devant nous avait peu à peu disparu : nous revînmes donc aux boulets que nous adressions aux groupes dispersés, ce qui ne manquait pas de nous valoir quelques vives décharges qui nous ont cruellement traités, car j'ai eu successivement trois de mes quatre hommes tués. Alors j'ai dû enclouer mes deux pièces avec le seul canonnier qui me restait et me résigner à courir toutes les aventures que la fatalité ou la fortune me réservait. J'avais rempli ma giberne et mes poches de cartouches et il m'en restait une quinzaine. C'était assez pour n'être tué qu'en combattant.

Après avoir fait briser les refouloirs et les écouvillons de mes deux canons, je quittai ma batterie sans savoir ce que j'allais devenir, sans avoir aucune idée d'une direction et d'une détermination quelconque, laissant aux événements imprévus à m'inspirer pour le mieux. Je marchais au hasard, en parcourant des yeux le champ de bataille et la campagne : la redoute seule tenait encore et se défendait vigoureusement de son artillerie et de sa fusillade. La campagne était sillonnée par des groupes nombreux et par une multitude de cavaliers et de fantassins isolés. Une forte masse de cavalerie, que je supposai conduite par Ali-Pacha se portait rapidement sur Prévesa, probablement avec l'intention d'empêcher les deux détachements de s'embarquer sur la frégate *la Brune*, qui nous était revenue. L'espérance du pillage y dirigeait aussi cette foule de soldats isolés. Tout en cheminant ainsi, je vois courir vers moi le chef de bataillon Gabory, le sabre à la main :

« Mon ami, me dit-il, nous allons tomber entre les mains de ces brigands. Epargne-moi cette honte, tire-moi un coup de fusil en pleine poitrine. »

— Qu'oses-tu me proposer, lui dis-je ; mon arme n'est pas chargée pour toi, nous nous ferons tuer ensemble, mais en combattant. Si nous avions ces cinq ou six soldats que tu vois dispersés et égarés autour de nous, peut-être gagnerions-nous la redoute ! »

Il jette les yeux sur eux et les reconnaît pour appartenir à son bataillon. « Je vais essayer de les rallier, me dit-il, et je te les ramène. » Il me serre la main et part avec le canonnier qui appartenait à son bataillon. Pauvre et cher Gabory ! Cette poignée de main devait être notre mutuel et dernier adieu !

Je continuai de marcher lentement, mon fusil armé et l'œil au guet.

A peine cinq minutes s'étaient écoulées, que je me vois chargé par deux cavaliers. Je me raffermais et me campe pour les recevoir. Je les laisse arriver à vingt pas et, d'un coup d'œil

assuré, j'abats le premier. Le second me croit désarmé et fonce sur moi, mais la vue de ma baïonnette lui fait faire un mouvement de côté dont je profite brusquement pour la lui enfoncer à travers le corps : il tombe comme son camarade. Je recharge promptement mon arme et je me hâte de quitter le lieu du délit, en laissant les chevaux courir la campagne.

J'étais en vue de la redoute et je cherchais à me rapprocher d'elle avec précaution et bonne garde : il ne me fut pas donné de l'atteindre et j'en remercie le Ciel. Dans ce trajet difficile, je fus chargé quatre fois par quatre cavaliers isolés : jamais ils ne m'ont effrayé ; je les ai tranquillement attendus et, à quinze ou vingt pas, je les ai tous abattus avec certitude. Ma position allait devenir plus critique ; mes combats isolés n'avaient pas échappé à tous les yeux : un gros de cavalerie m'avait observé, et je le vois se diriger vers moi. J'étais tout près de l'aqueduc antique, j'allai m'adosser à une de ses piles et je choisis celle dont la base me parut encombrée des plus gros et des plus nombreux débris de la vieille maçonnerie, comme étant la moins accessible aux chevaux. Là j'attendis l'ennemi. Ce devait être mon dernier combat, ma dernière lutte. Le souvenir de ma famille se présenta vivement à ma pensée ; je la vis éperdue devant moi et mon cœur saigna, mais, par un prompt retour d'énergique résolution, je fermai les yeux et je repoussai cette chère image en fronçant les sourcils et en grinçant des dents. Je n'ai plus permis à cette impression de se reproduire.

Je ne tardai pas à me voir seul, sans secours possible, en présence de vingt ou vingt-cinq cavaliers, bien montés et bien armés : les uns déchargeant sur moi, comme sur la poupée d'un tir, leurs pistolets et leurs carabines ; les autres brandissant leurs cimenterres recourbés, mais se défiant tous de mon œil ardent et de mon arme rapide à chaque mouvement d'agression. Je me gardai bien d'en faire usage autrement que pour menacer. Cependant les coups se rapprochaient du but ; j'avais été touché de deux balles, l'une au-dessus de la hanche, l'autre vers le haut de la cuisse ; elles n'avaient fait que m'avertir par une trace superficielle mais sanglante ; une troisième m'avait déchiré l'oreille gauche en m'enlevant un bout du cartilage. En revanche mon habit et mon chapeau en étaient criblés.

Il était temps d'en finir, mais je voulais choisir ma victime. Je remarquai un brillant cavalier, couvert d'habits éclatants et enrichis d'or, ayant à son côté un jeune homme de haute taille, maniant de belles armes et sous le simple costume albanais. Ce fut au brillant cavalier que j'adressai ma balle en plein corps et je le vis tomber ; son voisin me parut avoir été touché.

Aussitôt mon arme déchargée, tous se précipitent sur moi, mais je les contins avec ma baïonnette, et pas un ne put m'approcher assez pour me donner un coup de sabre. J'étais dans un état



J'ALLAI M'ADOSSEr A UNE DES PILES... (p. 189)

d'inspiration, ou plutôt d'illumination, qui avait développé dans tout mon être, au physique comme au moral, une telle exaltation de toutes mes facultés que je me sentais supérieur en force, en courage, en intelligence; j'en avais la conscience, je m'en rendais compte et je m'étonnais, au dedans de moi, de cette lucidité d'esprit et de perception dans une circonstance qui aurait dû me troubler et m'éblouir. J'aurais, dans cet état, distingué et reconnu la plus fine aiguille au milieu de ces ruines bouleversées. Je ne

et ma baïonnette, au lieu d'atteindre l'homme, s'enfonce tout entière dans la tête du cheval; elle y tint si fortement que, dans l'effort que je fis pour la retirer, elle se détacha de mon fusil et resta fixée jusqu'à la douille dans la ganache de l'animal.

Me voilà désarmé: tous se ruent sur moi et je reçois à la fois un coup de pistolet à bout portant et deux coups de sabre qui

m'étendent par terre. Les sauvages trempaient leurs mains dans mon sang et s'en frottaient leurs bras nus. Ils allaient me couper la tête, lorsqu'un simple cavalier albanais, jeune, d'une taille souple et élevée, n'ayant d'éclatant qu'un coursier superbe et de magnifiques armes, se porte rapidement en avant et prononce, en maître, quelques mots que je n'ai pas compris, mais dont sa figure bienveillante m'a promptement donné la traduction. Je me tenais coi et résigné, sans implorer la pitié par un regard suppliant; mais rien n'échappait à mon attention, car, malgré mes trois nouvelles blessures, j'avais le sentiment intérieur que je ne devais pas mourir.

A la seule parole de mon Albanais, mes bourreaux avaient lâché prise et attendaient respectueusement ses ordres. Il me fait relever et il appelle deux cavaliers auxquels il me fait remettre, en leur donnant la mission de me conduire au camp: ils me placent entre leurs deux chevaux et nous partons.

Nous parcourons le champ de bataille, en nous dirigeant vers le point de la colline qui était le rendez-vous assigné; je le retrouve encore couvert de cadavres, mais tous ceux des Français avaient été décapités. Autour de chacun de leurs troncs déshonorés, gisaient dans des mares de sang les nombreux ennemis qu'ils avaient abattus, presque tous frappés de la baïonnette. Il nous fallut traverser la portion du terrain et de la vallée soumise au feu de la redoute. Dès que nous en fûmes aperçus, elle nous envoya sa volée, qu'elle renouvela jusqu'au moment de notre disparition; et chaque fois qu'un boulet ronflait au-dessus de nos têtes ou labourait la terre à nos pieds, mes deux gardiens s'aplatissaient sur

leurs selles, ou se couchaient le long de leurs chevaux, du côté opposé à la direction du tir en criant: «Allah! Allah!» et puis, en se relevant, ils me frappaient indignement du pommeau de leurs sabres. A peu de distance du camp, je reconnais, sans être étonné, un énorme tas de ces têtes détachées des troncs informes que nous avions rencontrés: une d'elles, plus écartée que les autres du monceau commun, se trouve sur notre passage et mes deux Arnauts veulent me forcer de la prendre et de la porter; je m'y refuse avec fermeté, et je suis de nouveau abîmé à coups de pommeaux de sabre. L'un d'eux saisit alors cette tête sanglante et m'assomme avec elle. La mienne était dure: elle résista à la tête coupée et aux deux têtes vivantes. Chose étrange! je reconnus cette tête aux poils et à la barbe rouges: c'était celle d'un caporal fourrier attaché au chef de brigade Hotte.



TOUS SE PRÉCIPITENT SUR MOI... (p. 189)

me vante point ici: je ne tire aucun orgueil de cette disposition exceptionnelle de mon esprit et de mes sens: je la raconte et la livre à l'analyse de la philosophie et de la médecine. Ce que j'affirme, c'est qu'elle est réelle, sans m'inquiéter qu'elle soit admise ou rejetée. J'ai assez de mes actes pour me recommander à l'estime de mes amis et de ma famille.

Ne pouvant plus recharger mon arme, je ne voulus pas attendre passivement la balle dernière que j'avais appelée de tous mes vœux et à laquelle j'avais si souvent présenté ma poitrine découverte.

Un cavalier plus audacieux que les autres les devançait en agitant son candgiar; tout à coup, et d'un bond, je m'élance sur lui. Surpris par cette attaque subite, il veut ou détourner ou reculer son cheval, mais l'animal, au lieu d'obéir à sa main, se cabre

Enfin nous arrivons. Je me croyais sauvé, au moins quant à présent ; car, dans ma pensée, j'admettais comme possible que j'eusse été réservé pour un supplice plus éclatant pour la plus grande satisfaction d'une populace vile et barbare. Mais ce fut réellement le lieu où ma pauvre vie si longtemps disputée a couru le plus extrême danger. Ce n'est pas le soldat qui se bat et qui court bravement les chances périlleuses du combat qui se montre sans générosité envers l'ennemi : c'est le plus ordinairement le lâche qui se cache et qui croit faire acte de courage en assassinant de sang-froid celui qu'il n'aurait pas osé aborder sous les armes.

A peine suis-je en présence d'une bande de ces gens préposés à la garde des bagages qu'ils m'insultent et m'outragent avec d'autant plus de fureur qu'ils me voient couvert de sang et qu'ils jugent que je suis de ceux qui ont vigoureusement défendu leur vie. Ils me saisissent, me traînent sur un point plus élevé et me font signe que ma tête va tomber. Je les apaise de la main, et pour leur prouver que la mort ne m'épouvante pas, j'arrache brusquement ma cravate que je leur jette à la face ; je retourne le collet de mon habit et de ma chemise et je leur livre mon cou. Déjà j'étais empoigné par les cheveux et le candgiar tiré du fourreau brillait dans la main du bourreau lorsque le cri de « Pacha !... Pacha !... » retentit de toutes parts. L'arme reste suspendue sur ma tête et je vois paraître devant moi ce jeune albanais qui m'avait déjà sauvé la vie sur le champ de bataille et qui arrive si bien à point pour me la sauver une seconde et dernière fois. Ce généreux albanais était Mouktar-Pacha, le fils du vieux loup, le fils d'Ali-Pacha. Il avait été, à mon insu, le témoin de mes divers combats et il avait conçu pour son ennemi de l'estime et de l'amitié. C'est lui qui avait réuni ce gros de cavalerie qu'il avait dirigé contre moi dans l'intention de me faire prisonnier et de me sauver ainsi d'une mort certaine.

Ce prince était jeune. Il avait les vertus de son âge : la bravoure et la générosité.

Il donna ordre de me conduire au fort de Lorrux et il se hâta de rejoindre sa troupe devant la redoute qui continuait à se défendre avec intrépidité.

Le général La Salcette et le chef de brigade Hotte n'avaient plus autour d'eux que vingt-cinq hommes. Le général avait envoyé Bouchard, fusilier à la 79^e demi-brigade et Givaque, tambour au même corps, pour faire avancer la bombarde la *Frimaire* qui devait être mouillée devant Prévesa. Ces deux soldats se mirent à la nage. Givaque se noya de fatigue. Bouchard, qui avait fait son possible pour sauver son compagnon, n'ayant point trouvé la bombarde et sachant que tout était désespéré à Nicopolis, poussa en nageant jusqu'à la forteresse de Sainte-Maure et fit de cette manière plus d'un myriamètre, à l'aide de quelques récifs sur lesquels il se reposait de temps en temps.

La bombarde ne paraissait pas, les défenseurs de la redoute qui, la plupart étaient blessés, avaient consommé toutes leurs munitions : Les Albanais étaient déjà parvenus à la gorge qu'ils allaient forcer. Le général prit le parti de se rendre pour sauver la vie de ses compagnons. Il arbora un mouchoir blanc au bout de son sabre, reçut les Turcs à l'entrée de la redoute et leur remit ses armes. Le chef de brigade Hotte et la plupart des hommes l'imitèrent, mais Giroux, sous-lieutenant à la 72^e, et deux grena-

diers de la 6^e que les Albanais avaient insultés se firent tuer les armes à la main, ainsi que deux canonniers de la 7^e compagnie sédentaire qui furent massacrés plutôt que de rendre leurs pièces.

Cependant, le capitaine Tissot, adjudant-major à la 6^e, auquel le général avait confié la garde de Prévesa, n'était pas resté tranquille spectateur du combat. Après avoir posté sa petite garnison de la manière la plus favorable, il était accouru au camp et avait rallié en combattant environ quatre-vingts grenadiers et sapeurs et deux officiers : Beltrand, lieutenant au 2^e bataillon de sapeurs, et Chéron, sous-lieutenant de grenadiers à la 6^e demi-brigade. A peine avait-il formé ses hommes en bataille qu'il fut chargé par une masse de cavaliers ; il la culbuta et en tua le chef de sa propre main, mais Beltrand, entouré par plusieurs Albanais, fut



ILS MARCHENT D'UN PAS RAPIDE (p. 191)

massacré et, on peut le dire, coupé en morceaux. A ce moment précis, où Tissot repoussait cette charge, la redoute cessait son feu : le général La Salcette venait de se rendre.

Tissot forme le projet de le délivrer et fait partager à sa petite troupe son enthousiasme.

Ils marchent donc d'un pas rapide, traversent les ruines de la cité d'Auguste et se disposent à franchir le vallon qui les sépare de la colline où se trouvent les prisonniers. Mais une embuscade d'infanterie les arrête et malgré leurs élans répétés, devant la foule grossissante des Albanais accourant de tous les points du champ de bataille, il faut renoncer et battre en retraite sur Prévesa.

Tissot se retire lentement et en bon ordre, soutenant avec une fermeté inébranlable les chocs de plusieurs gros partis de cavalerie, mais, durant qu'il arrête quelques Albanais, la plupart se portent sur Prévesa par un autre côté.

Tissot précipite sa marche pour secourir sa garnison ; mais lorsqu'il arrive, elle est déjà forcée. Il attaque alors l'ennemi déjà posté dans le bourg et parvient en combattant jusqu'à

l'endroit du port où il avait placé ses barques. Elles ont disparu.

Un dernier espoir reste pourtant : la bombarde *la Frimaire* se trouve à l'entrée du canal de Prévesa avec plusieurs barques chargées de troupes que le commandant de Sainte-Maure envoie à notre secours. Tissot établit ses hommes le dos au golfe et couvre ses flancs par des maisons pour étendre sa ligne proportionnellement au nombre de soldats qu'il a et pour arrêter les Albais jusqu'à l'arrivée de la bombarde dont il s'efforce d'attirer l'attention par des signaux réitérés. Mais un de ses soldats qu'il envoie à la bombarde dans une barquette qu'un Prévésien qui

lui est dévoué a amenée pour le sauver, trahit sa confiance : il affirme au capitaine qu'il a vu massacrer jusqu'au dernier des Français, que lui-même n'a pu s'échapper que par un miracle. On le croit. Et le Prévésien qui ne parle ni le français, ni l'italien, ne peut le contredire. *La Frimaire* et les barques s'éloignent vers Sainte-Maure.

Tissot et ses compagnons comprennent qu'ils sont perdus : mais leur âme n'en est pas abattue et ils renouvellent le serment de mourir en républicains français. Ils se précipitent dans les rues de Prévesa et fondent sur les Turcs. Leurs munitions sont épuisées et ils ne combattent plus qu'à l'arme blanche. C'est un



ILS RENOUVELLENT LE SERMENT DE MOURIR EN RÉPUBLICAINS (p. 192)

massacre qu'ils font tant que leurs bras peuvent porter leurs fusils.

Mais leur nombre diminue à chaque instant. Ils n'ont rien mangé de tout le jour et la faim tord leurs entrailles ; ils sont exténués par la fatigue de ce combat continu, et leurs ennemis se renouvellent sans cesse. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, les seuls Français qui résistent encore sont assaillis de toutes parts et désarmés : ils sont neuf, dont trois sont grièvement blessés. Tissot et Chéron n'ont pas été touchés.

fort de Loroux avec le général La Salcette, le chef de brigade Hotte, le capitaine Tissot et une vingtaine de soldats, tout ce qui restait des quatre cents français qui combattaient à Nicopolis et à Prévesa. Ils me racontèrent leurs aventures, mais les miennes restaient encore plus surprenantes.

Je ne crois pas, en effet, que pendant la guerre de vingt-deux ans que la France a soutenue contre l'Europe depuis 1792 jusqu'en 1813, aucun officier ou soldat de l'armée ait triomphé de périls plus grands, plus multipliés et plus variés, et qu'il ait eu, comme moi, le bonheur de les rappeler à sa famille et à ses amis à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

(Illustrations de F. de Myrbach.)

A la fin de la journée du lendemain, je me trouvai réuni au



E. METZMACHER



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1898 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

LE BOUQUET

Ayuntamiento de Madrid

Typographie GOUPI, Paris.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1898.

Les Nouvelles Acquisitions

DU MUSÉE DU LOUVRE

DANS son avant-dernier fascicule le *Figaro illustré* a reproduit la *Madone* attribuée à Pietro della Francesca — attribution qui, de l'aveu même des autorités artistiques de notre musée national, n'est pas exacte, le tableau étant indiscutablement l'œuvre d'Alessio Baldovinetti. La *Madone* a été achetée par le Louvre au prix de 130,000 francs.

Nous donnons aujourd'hui deux œuvres qui, bien qu'elles représentent une moins grande valeur vénale n'en sont pas moins fort intéressantes au point de vue de l'art : un *Portrait de femme*, par Goya et un petit buste en terre cuite, de Houdon, toutes deux récemment acquises par le Louvre.

« Le Louvre est donc bien riche, me direz-vous, et d'où vient l'argent ? »

pour employer une formule quasi-historique. Rassurez-vous, la source en est pure. Les musées nationaux faisaient naguère partie de la Liste civile — qui s'appela, sous Napoléon III, la Maison de l'Empereur. — Une partie de la dotation du Souverain était affectée à l'entretien des musées, au paiement du personnel et aux acquisitions ; lorsque se présentait quelque occasion avantageuse, ou qu'il y avait un intérêt artistique ou national à acquérir pour le musée une œuvre de valeur considérable, le roi ou l'empereur intervenait et sur sa cassette particulière prélevait les sommes que n'aurait pu fournir le budget ordinaire des musées. C'est ainsi que la France put acheter, au prix de 600,000 francs, à la vente du maréchal Soult, l'*Assomption*, de Murillo, qui figure si glorieusement dans le Salon Carré. Après le 4 septembre 1870, la liste de l'empereur fut liquidée et les Musées devinrent un service de l'État, alimenté par de maigres allocations inscrites au budget du ministère de l'Instruction publique. Il ne fallait plus songer, dès lors, à faire des folies : toute dépense supplémentaire eût nécessité une demande de crédit portée devant un Parlement dont la grande majorité est totalement étrangère et même hostile aux questions artistiques. On ne pouvait même pas employer le subterfuge de faire des économies pendant une année pour accroître d'autant les crédits de l'année suivante, les règles du budget s'y opposent. Ce fut une triste période, où les amis des arts virent partir à l'étranger, surtout en Angleterre et en Allemagne, maints chefs-d'œuvre qui eussent rehaussé et complété nos collections. Quelques esprits éclairés cherchaient à cette situation un remède qui assurât à la direction des Musées l'indépendance financière.

La première proposition de la création d'une caisse des Musées fut faite par une commission nommée par M. Bardoux, ministre des Beaux-Arts en 1878.

La proposition fut reprise en 1881 par M. Antonin Proust, ministre des Arts, en 1882 par M. Jules Ferry, ministre des Beaux-Arts. Elle fit l'objet de nombreuses propositions parle-

mentaires jusqu'en 1892, époque à laquelle M. Bourgeois, ministre des Beaux-Arts, l'a proposée au nom du gouvernement. Mais au bout de toutes les combinaisons se dressait la terrible question d'argent ; il fallait une première mise de fond et quel espoir pouvait-on avoir d'obtenir des Chambres les dix millions nécessaires à produire un modeste revenu de 300,000 francs ?

L'occasion cependant se présenta — car tout vient à point à qui sait attendre — et c'est un honneur pour le ministre de l'Instruction publique de cette époque, M. Leygues et pour son collègue des Finances, M. Poincaré, d'avoir su la saisir. La vente de ceux des diamants de la Couronne qui ne présentent ni intérêt historique, ni valeur artistique, ayant été décidée, le

gouvernement obtint de la Chambre, en 1895, que la moitié du produit de cette vente fut affectée à la création d'une Caisse des Musées nationaux qui s'administrerait elle-même et qui, douée de la personnalité civile pourrait disposer de ses revenus, acquérir, accepter des legs et donations, etc.

Les revenus annuels dans lesquels sont compris l'allocation budgétaire de l'État (160,000 francs), le produit de la vente des gravures de la chalcographie et des moulages, se montent à environ 450,000 francs. C'est déjà une jolie somme, surtout si l'on songe que ce qui n'a pas été dépensé dans une année peut se reporter sur l'exercice suivant. Je rappellerai, en outre, que la caisse des musées possède une excellente camarade, la « Société des Amis du Louvre », réunion d'amateurs qui se cotisent pour venir en aide, en cas de besoin, à sa grande sœur ; la « Société des Amis du Louvre » qui vient d'être

reconnue d'utilité publique, a déjà fait ses preuves, car elle a fourni à la caisse des Musées l'appoint nécessaire pour l'acquisition de la *Madone* dont j'ai parlé plus haut.

Il ne reste plus, maintenant, pour enrichir la Caisse des Musées nationaux, que d'établir à l'entrée de ces Musées, la perception d'un droit d'entrée, — sauf à maintenir la gratuité le dimanche et le jeudi. — Ce système est pratiqué dans un grand nombre de collections de l'étranger. Ce serait une charge bien minime pour les innombrables voyageurs qui parcourent nos galeries et je suis persuadé qu'ils s'y soumettraient volontiers, en reconnaissance des jouissances artistiques qu'ils y goûtent, et dans l'espoir de trouver, à leur prochaine visite, quelque chef-d'œuvre nouveau, ou quelque aménagement ingénieux. L'idée n'est pas neuve : depuis une vingtaine d'années elle revient de temps en temps sur le tapis : patientons encore vingt ans ; peut-être sera-t-elle sur le point d'aboutir : quarante ans, dans l'administration française, pour réaliser une innovation très simple, c'est si peu !

Le *Portrait d'une jeune femme*, par Goya, dont nous donnons

X. 32



PORTRAIT D'UNE JEUNE FEMME, PAR GOYA Y LUCIENTES

ici la reproduction, a été achetée au mois de mai dernier, à Anvers, à la vente du musée Kums, moyennant la somme de 32,000 francs. Le Louvre était pauvre en œuvres de Goya : on n'y trouvait jusqu'à ce jour qu'un portrait d'homme, Guillemardet, ambassadeur de la République française (1792) et une petite toile, un portrait de jeune femme. C'était insuffisant, car l'œuvre de Goya, né en 1746 et mort à Bordeaux en 1838, est immense, comme qualité et comme quantité. Dédaigneux — ignorant, peut-être — des règles et des traditions classiques, tant au point de vue de la composition qu'à celui de l'exécution matérielle, le maître espagnol peut, par son œuvre, servir à la fois d'enseignement et d'avertissement aux jeunes peintres d'aujourd'hui. Dans ses eaux-fortes, *Les Caprichos*, *La Tauromachie*, *Les Scènes d'invasion*, l'impressionniste rencontrera les plus incroyables audaces, et le réaliste y trouvera les horreurs les plus macabres et les laideurs les plus repoussantes.

« Goya, a dit Théophile Gautier, dans son voyage en Espagne, a beaucoup produit ; il a fait des sujets de sainteté, des fresques, des portraits, des scènes de mœurs, des eaux-fortes, des aquatintes, des lithographies, et partout, même dans les plus vagues ébauches, il a laissé l'empreinte d'un talent vigoureux, la griffe du lion raye toujours ses dessins les plus abandonnés. »

C'était bien un précurseur de l'impressionnisme ; dans sa hâte de fixer immédiatement sur sa toile la vision du moment, Goya prenait souvent, pour peindre, le premier objet qui lui tombait sous la main : bâton, torchon, balai, éponge, qu'il plongeait au hasard dans la couleur : les « touches de sentiment » s'exécutaient à coup de pinceau. Ces procédés expliquent les incroyables hardieses et les admirables maladresses qu'on rencontre dans son œuvre.

Le portrait acquis par le Louvre semble avoir été exécuté d'une façon moins fougueuse ; la pose en est très simple : cette jeune femme, d'un pur type espagnol, vêtue de gris clair, se détachant sur un fond gris sombre, montre, sans affecterie et sans sourire, son visage frais, coloré et calme ; elle semble vous demander pourquoi vous la regardez ; ses mains potelées tombent paisiblement sur ses genoux, tenant un éventail fermé. Nul artifice dans cette peinture : pas de léchage, mais aussi pas de brutalités, c'est un vrai morceau de musée. La toile est dans un parfait état de conservation ; l'on voit qu'elle vient de Belgique où les collectionneurs soignent amoureusement leurs tableaux. Ce portrait a été placé provisoirement sur un chevalet, dans la Grande Galerie, à gauche en venant du

Salon Carré, à côté des deux œuvres de Goya que possède le Louvre et que j'ai indiquées plus haut.

♦♦

Quelle grâce enfantine, mêlée d'un peu d'étonnement, dans cette exquise terre-cuite de Houdon, représentant Louise Brongniart, fille de l'architecte de la Bourse de Paris et sœur du minéralogiste célèbre. Ce buste, de petite dimension, car il ne mesure que quarante-deux centimètres de hauteur, y compris le piétoche, a été acheté à la famille de Brongniart ; il date de 1777.

On retrouve ici l'élégance de la pose, le charme de l'arrangement, la touche de vie que les sculpteurs du XVIII^e siècle ont su mettre dans leurs œuvres. Houdon fut un admirable portraitiste :

à côté de son fameux Voltaire de la Comédie-Française, de son Ecorché, devenu modèle classique, aussi beau que le Marryas antique, de son audacieuse statue, la *Diane nue*, qu'on voit, si je ne me trompe, au musée de l'Ermitage, à Saint-Petersbourg, et qu'on dit être le portrait (?) de la Du Barry, Houdon a produit une grande quantité de bustes, il a fixé les traits de toutes les célébrités de son époque.

Né en 1746, Houdon traversa, sans trop de péripéties, les années de la Révolution. Il est mort à Paris en 1828. Jusqu'à la fin de cette longue carrière, il est resté fidèle aux traditions de son école. Les glaces solennelles de la sculpture impériale ne le refroidirent pas. Il n'eut malheureusement pas de successeurs immédiats, et, pour voir le marbre s'animer, vivre, sourire et se mouvoir, il a fallu attendre jusqu'à Carpeaux et jusqu'aux grands maîtres de la sculpture contemporaine, les Mercié, les Falguières, les Puech.

Le buste de Louise Brongniart est placé dans une salle dite provisoire, située au rez-de-

chaussée du musée ; on y accède soit par la cour intérieure, — au fond, à gauche en venant de la rue de Rivoli, — soit en entrant par la voûte du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans les salles égyptiennes ; on contourne à gauche un grand escalier, et en traversant les salles de la sculpture de la Renaissance qui donnent sur le quai, on arrive péniblement au but. Cette salle contient diverses pièces de sculpture, récemment acquises ou reçues en don, notamment de nombreuses maquettes de Carpeaux, parmi lesquelles on remarque un Napoléon III, un Alexandre Dumas fils et des bustes de plusieurs femmes élégantes du second Empire.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.



LOUISE BRONGNIART, BUSTE PAR HOUDON



UN CANTONNEMENT AUX CHALET DE VERSOYE

Alpins de France et d'Italie



UN ALPIN

troublé seulement par le grondement des avalanches.

Cependant, ces parages inhospitaliers ont, depuis quelques années, trouvé un peu de vie. Même à des hauteurs où la neige persiste pendant huit ou neuf mois, l'appât du lucre a révélé des passages aux contrebandiers. Pour apporter en fraude du tabac ou d'autres objets soumis aux droits, ces gens hardis s'aventurent dans les neiges épaisses, bravent les tourmentes, se rient des avalanches et sont ainsi un lien, mystérieux mais malhonnête,

La campagne d'été des troupes alpines est achevée, les hautes vallées et les cols où, pendant la courte belle saison, les chasseurs ouvrent des chemins, jettent des ponts, hissent leurs pièces sur des pics et des escarpements inabornables, sont envahis par les neiges. Tout s'est tu dans ces solitudes. Les troupeaux transhumans venus de la Camargue et de la Crau, ont repris le chemin de la Provence, les bestiaux ont quitté les alpages pour hiverner dans les chaudes étables où le montagnard se confie avec eux. Désormais un silence de mort règne dans ces hautes régions revêtues d'un manteau glacé,

entre la France, l'Italie et la Suisse. Où passe un contrebandier, pourrait passer un soldat montagnard; s'il en passe un, il en passera dix et le reste suivra. Il en résulte que la formidable barrière dressée entre le Rhône et le Pô n'est pas un obstacle insurmontable. Une irruption hivernale est chose possible, elle aurait un effet moral incalculable. C'est pourquoi on a dû prendre l'habitude de faire hiverner des hommes à des hauteurs jusqu'ici inhospitalières.

Les habitants de ces camps sont peu nombreux, car l'approvisionnement serait difficile; ils sont strictement réduits à l'effectif nécessaire pour le service du poste et la garde des ouvrages de défense auxquels on travaille pendant la belle saison.

L'existence de ces reclus est bien faite pour attirer l'attention. J'ai eu la chance inespérée de partager leur sort pendant plus d'une semaine, dans le poste des Chapieux, au mois de janvier dernier. Profitant d'un hiver lumineux, j'étais allé faire une courte visite à la haute vallée du torrent des Glaciers, couverte depuis longtemps par la neige, quand le ciel, jusqu'alors superbe, se couvrit; un vent violent amenait du Mont-Blanc une furieuse tempête de neige, en moins d'une nuit la hauteur accumulée entre les baraques atteignait près de trois mètres. Il en fut ainsi pendant de longues journées, avec des alternatives de soleil éclatant et de bourrasques terrifiantes. Mais dans les chambres bien closes des officiers, chauffées par un poêle sans cesse à plein tirage, nous pouvions narguer la neige dont la couche s'élevait de plus en plus.

Pendant dix jours nous restâmes ainsi isolés. La tempête avait brisé les fils du téléphone et séparé du monde les postes annexes des Seloges et de Crêt-Bettex. Peut-être, comme les hivers de l'année précédente, allions-nous rester pendant un mois sans communication avec le reste du monde.

Pour résister à cette existence, pour supporter la longue claustration et l'absence de nouvelles, pour ne point croire à la fin finale des choses quand le vent balaie en hurlant de sombres masses de flocons, il faut des corps et des âmes fortement trempés.

L'éducation donnée à nos troupes alpines permet de compter sur elles et de leur imposer cette existence végétative, qui nous paraît angoissante comme la vie dans les contrées polaires.

Choisis en grande partie, dans les régions du plateau central,

les Cévennes et les Alpes, ces soldats sont quelque peu préparés à leur mission. Ils ont vécu au sein de monts moins formidables sans doute, mais où l'existence est cependant rude, où le climat est excessif, où les métiers de pâtre, de fromager, de bûcheron exigent pour atteindre le pâturage et la forêt des ascensions déjà rudes.

Ces hommes possèdent les qualités de l'alpiniste, ne craignent ni le vertige, ni les brusques changements de température. Il leur suffira de perdre leurs allures lourdes et lentes et de s'habi-

tuer aux difficultés spéciales des neiges et des glaces éternelles.

Pendant les premiers mois du séjour à la caserne ils sont peu à peu dressés aux marches militaires en montagne. Quand le printemps a fait fondre les neiges, ils partent pour plusieurs mois, escaladent les rochers, franchissent les torrents, s'aventurent dans les glaciers. Education merveilleuse qui fait les corps souples et résistants.

Guidés par des chefs que rien n'arrête, qui mettent un amour-propre constant à dompter la nature ; encouragés par



PASSAGE DU COL DU PALET

ceux d'entre eux qui ont déjà l'usage de la montagne, comme les trois guides du mont Blanc incorporés au bataillon d'Albertville, les jeunes soldats venus des contingents des grandes villes et des plaines ne tardent pas à faire preuve de la même intrépidité. Peut-être apportent-ils dans leurs allures une dose très forte d'enfantine imprudence. Tel qui ne pouvait, sans vertige, suivre une route taillée en corniche, s'aventure sur les plus périlleuses arêtes, affronte les crevasses, glisse des pentes presque à pic. Les conseils des officiers sont vains ; chez le soldat, à force de vivre avec le danger, la crainte disparaît.

Le poste des Chapieux, par son voisinage des grandes pentes de glace du mont Blanc, est un de ceux où se fait le mieux cette éducation spéciale. Il y en a là pour toutes les audaces. Cols bordant des précipices, comme le cormet de Roselend, passages à la limite des neiges éternelles comme le col du Bonhomme, rampes effroyables comme au col de la Seigne, le terrain d'expériences est complet.

De chaque côté on rivalise de zèle ; Français et Italiens tiennent à montrer que nul obstacle ne saurait les arrêter. Nous nous bornons à des excursions répétées sur les passages difficiles, mais nos voisins montent une véritable garde à la limite des deux pays. Dans ces contrées inhospitalières, ils disposent tout un réseau de carabiniers, c'est-à-dire de gendarmes, dès que le souffle du printemps les rend accessibles. A chaque instant on aperçoit la silhouette des braves pandores cherchant à comprendre le but de nos travailleurs occupés à tracer des sentiers ou à préparer des emplacements de batteries auxquels les gens du pays donnent orgueilleusement le nom de forts.

Nos troupiers suivent malicieusement ce manège qui les amuse, et les photographes amateurs, c'est-à-dire la plupart des officiers et nombre de sous-officiers, ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils peuvent prendre un instantané de carabinier, au grand effroi d'ailleurs du gendarme qui a pour l'objectif une remarquable répulsion. Le carabinier qui venait innocemment causer avec nos

officiers, près de la borne frontière du col de la Seigne n'est pas encore consolé de s'être laissé fixer à son insu.

Ce col de la Seigne, où chaque pays a créé pour son usage un refuge, le nôtre étant au point culminant, est un observatoire remarquable. De là et des aiguilles de roches voisines nous pouvons plonger le regard dans une vallée italienne profonde et noire et découvrir les postes d'*alpini*. De même les Italiens, distinguent fort bien notre poste de Seloges et, au delà, le camp plus considérable des Chapieux, mais nul ne songe encore à hiverner sur cette crête battue des vents, encombrée de neige, où les plus intrépides parmi les intrépides gravisateurs de glaciers oseraient seuls s'aventurer en hiver.

Et pourtant cette position serait l'objet d'une lutte acharnée si jamais la guerre venait à ensanglanter ce désert. Le col de la Seigne est le premier passage possible entre la France et l'Italie en venant du nord, le massif du mont Blanc restant infranchissable à une troupe armée et, à plus forte raison, à de l'artillerie alpine dont les prouesses sont parfois fabuleuses. (1)



LE DÉPART DU COURRIER (LES SKIS)

L'éloge ne s'applique pas seulement à nos chasseurs et à nos artilleurs alpins, les Italiens sont nos dignes émules. La jeune armée italienne, pour qui la nation fait si patriotiquement de lourds sacrifices, a pour troupes d'élites les régiments de montagne. L'organisation diffère de la nôtre en ce que les bataillons sont groupés par trois aux ordres d'un colonel. Mais, comme chez nous, le bataillon est chargé de la défense d'une vallée, ce qui correspond au secteur de notre groupe alpin.

Peut-être, l'organisation française a-t-elle plus de souplesse, elle laisse plus d'initiative au chef de sec-

teur, et devient ainsi une précieuse école de commandement.

(1) Nous donnons à la page suivante la reproduction d'une des dernières et des meilleures œuvres de Loustauneau, enlevé prématurément à l'art, il y a quelques mois. On y retrouve, dans toute leur sincérité, ses qualités de peintre militaire, sa connaissance intime du troupière, sa compréhension de l'humble dévouement de nos braves alpins.



UNE BATTERIE ALPINE

Mais, régiment ou bataillon autonome, le rôle des *alpini* et des alpins est semblable : défendre une vallée contre une invasion, en connaître tous les passages et toutes les ressources, se familiariser avec toutes les issues qui permettront de prendre l'offensive et de déboucher chez l'ennemi. A ce point de vue, les Italiens ont obtenu des résultats merveilleux, leur exemple nous a guidés plus tard.

Le recrutement régional est plus strictement appliqué chez nos voisins. Leurs alpins sont tous originaires de la contrée qu'ils doivent défendre, ce sont les montagnards de la rive gauche du Pô, race forte, patiente et sobre ; d'origine celtique, d'ailleurs ; dont les allures ressemblent fort peu à celles de l'Italien du centre. De là cette apparence grave des soldats

alpins chez nos voisins ; ils n'ont pas cet aspect dégagé, presque sémillant que notre alpin doit au mélange de populations de races diverses.

Mais il ne faut pas juger sur la mine, si le défilé des alpins n'a pas la gaité du passage d'un de nos bataillons, il révèle des troupes solides, résistantes et disciplinées.

Le costume des alpini est plus théâtral et moins pratique que celui de nos chasseurs. Le chapeau est loin d'offrir les avantages du bérêt, mais bien porté, par des hommes vigoureux, il ne manque pas de grâce militaire ; la plume d'aigle lui donne un cachet répondant bien à l'idée que l'on se fait des montagnards.

Les sept régiments alpins italiens présentent ainsi 22 bataillons et 75 compagnies composés de soldats vigoureux, bien



LES BARAQUEMENTS DE SÉLOGES ET LE COL DE LA SEIGNE

exercés familiarisés dès leur enfance avec la montagne, dont une bonne artillerie fait une petite armée spéciale, méritant d'autant mieux d'être étudiée qu'elle est supérieure en nombre de bataillons à nos propres forces alpines.

Nous avons seulement douze bataillons à opposer à ceux de nos voisins. Nos unités comprennent, il est vrai, six compagnies, le bataillon italien en a quatre.

Des deux côtés, malgré les dissensions passagères et les malentendus qui opposent l'un à l'autre deux peuples de même race, on a pour le voisin une estime profonde. Du haut de nos montagnes, on peut voir les alpini à l'œuvre et reconnaître qu'ils sont dignes de nos chasseurs par leur entraînement au travail et par leur hardiesse dans les manœuvres spéciales à ces contrées de difficile accès. Aussi les rencontres sont-elles marquées par de petites scènes de fraternité militaire, souvent touchantes. Que de fois deux bataillons parvenus ensemble sur une crête ou un col frontière ont-ils installé leur couvert sur la ligne idéale de séparation, pour partager le frugal repas apporté par les convois et boire à l'amitié des deux nations. Dans ces agapes inopinées, les officiers, en choquant leurs verres, ont rappelé les souvenirs de Crimée, de Magenta et de Solferino, patrimoine commun de gloire éclatante et pure.

Depuis quelques années, on fraternise moins. Des incidents de frontière ont causé de chaque côté un peu de réserve, l'occasion des rencontres est moins cherchée. Mais si le hasard veut que deux troupes parviennent ensemble sur un sommet, la froideur a vite disparu, les mains se tendent cordialement et l'on sent que le mot frères d'arme n'est pas un vain mot.

Naturellement, c'est toujours loin des lieux fortifiés que les alpini et les chasseurs peuvent s'aborder. De part et d'autre, on veille jalousement sur les abords des ouvrages, d'ailleurs placés hors des lieux de passage du voisin. Quand les soldats des deux pays ont l'occasion de fraterniser, c'est sur des cols peu fré-

quentés, situés à une grande hauteur et que ne franchit aucun chemin accessible aux voitures.

..

Ces cols élevés n'ont pu être maîtrisés par des travaux fortifiés, la dépense serait hors de proportion avec les résultats à atteindre. L'effort des ingénieurs s'est porté sur les routes carrossables comme celles du Petit Saint-Bernard, du mont Cenis et du mont Genève où l'invasion peut se faire sur une grande échelle, où l'on peut passer avec de la grosse artillerie. Partout ailleurs on a plus modestement aménagé la montagne au point de vue de la défense, créé des routes pouvant rapidement amener de l'artillerie montée, préparé des magasins et des abris.

Les Chapieux sont le type le plus complet de cette organisation. Le poste principal est comme le chef-lieu d'une petite colonie militaire.

Le site a d'ailleurs été fort mal choisi, sur l'emplacement d'un village d'été enlevé par le torrent des Glaciers, catastrophe qui peut se renouveler, dans un val où le soleil vient rarement, où la neige fond très tard et se montre de bonne heure. Pendant ma réclusion, nous grelottions parfois, dans la neige, sous un ciel éclatant ; au-dessus, à cent mètres à peine, sont des pâturages en pente entourés de beaux érables, d'où toute trace blanche avait disparu ; il y faisait doux et nous étions tentés d'y chercher des violettes. C'est là qu'il eût fallu y installer les baraques, le camp aurait eu autrement de gaité.

Sauf le plan et les gros travaux laissés aux soins du génie, toute l'œuvre est due aux Alpini eux-mêmes. Si l'on veut retrouver le type du soldat français, apte à tout, devenant selon les besoins, maçon, mécanicien, terrassier, géomètre, charpentier, hydraulicien, il faut aller dans les Alpes. Depuis le service à court terme, l'abandon du régime des camps et la fin des colonnes d'Afrique, nos troupiers n'avaient plus l'occasion de se montrer débrouil-

lards et de prouver que les qualités natives de la race n'ont point dégénéré.

Lorsque le génie eut livré le camp aux Alpains, camp régulier, aligné, sévère et peu réjouissant en somme, on s'est ingénié à le

rendre plus attrayant; puis, comme les dépendances étaient insuffisantes, on s'est mis à en créer, les lieutenants préposés à la garde du poste se sont découvert des facultés d'architectes, ils ont élevé des murs, ont abattu des sapins, les ont transfor-



CONSTRUCTION D'UN FORT

més en poutres et en planches, ont ainsi créé des charpentes qu'ils ont fait recouvrir avec des lauzes, grossières ardoises enlevées à la montagne par des carriers improvisés. Il a fallu faire des cloisons, disposer des portes et des fenêtres. Tout cela a été l'œuvre du petit troupier, dirigé par quelque camarade dont le métier dans la vie civile était la menuiserie ou la charpente. Sauf les vitres qu'il fallait bien aller chercher à la prochaine bourgade, tout sortait de la forge et de l'établi des Alpains.

On ne s'est pas borné au camp. Bien souvent, dans les reconnaissances, quand on était surpris par la brume et la tempête, on avait reconnu les inconvénients de l'absence de gîtes près des hauts sommets. De petits ateliers s'en vont là-haut et construisent des chalets suffisamment confortables, comme ceux de Versoye, où l'on dispose des vivres et des provisions pour le cas où l'on devrait s'y réfugier.

Très grave, cette question des subsistances en montagne. Il semble qu'elle ne peut être résolue que par l'emploi des conserves. C'est bien peu connaître le caractère ingénieux du soldat français. Dans ces baraques, dans les chalets abandonnés l'hiver comme aux Chapieux; dans les abris sous roche, comme à la Traversette, les Alpains ont toujours un cheptel destiné à assurer des vivres frais, ils ont une boulangerie dirigée par l'un d'eux. Au moment où l'hiver s'annonce, on achète à l'avance le bétail nécessaire à la nourriture de huit mois: des moutons et des vaches — pas de bœufs, ils sont très chers et ne peuvent apporter le précieux appoint du lait et du beurre. Car les chasseurs sont au régime lactés le matin.

Au réveil on leur sert un litre de café au lait. Les vaches produisant plus que la consommation, les Chapieux ont même une baratte, on y fait du beurre; avec le caillé, on confectionne du fromage; le petit lait sert à nourrir des porcs, autre précieuse ressource de la cuisine.

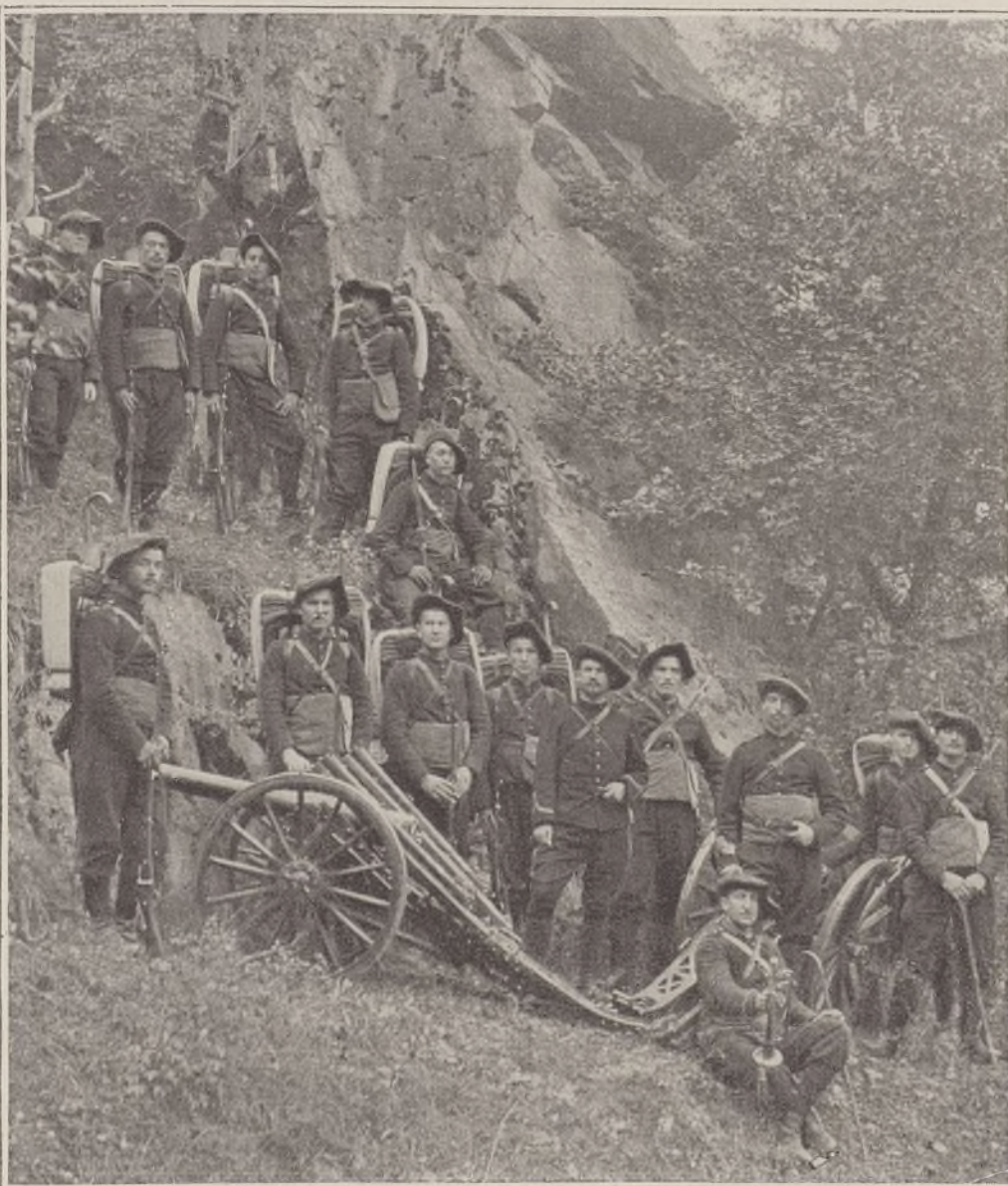
Ce sont des soldats qui traitent les vaches, barattent et pétrissent le beurre, mettent le caillé en forme et le font sécher pour servir de dessert. Au fur et à mesure des besoins, une vache, un mouton ou un porc sont abattus par un boucher qui est encore un Alpin. Aux premiers beaux jours les étables sont vides, mais alors le ravitaillement est possible.

Les légumes ne manquent pas, à la condition toutefois d'être préservés de la gelée; un poêle est sans cesse allumé dans la baraque où les pommes de terre, les choux, les carottes et les navets sont conservés. Parfois il y a aussi poules, canards et même dindons; la volaille se tient au chaud à l'étable, avec le bétail.

Toutes les précautions sont donc prises pour permettre aux gardiens de la frontière de se suffire à eux-mêmes pendant les réclusions de longue durée, toujours à craindre dans le profond couloir des Chapieux ou le sinistre sommet du mont Froid. Ces deux postes sont en effet les moins

favorisés; dans les autres, comme la Traversette, la Turra ou les Acles, on est rarement bloqué plus de huit jours.

Si la vie matérielle est largement assurée dans les postes, si le troupier y jouit d'un confort inconnu dans les casernes de l'intérieur, la claustration pourrait avoir sur lui une influence



ARTILLERS ALPINS



UN ALPIN ITALIEN

déprimante, des distractions sont nécessaires; là surtout se montre le côté moral et paternel du rôle de l'officier. Sans se départir de son autorité, sans oublier son grade, le jeune chef doit chercher des distractions, organiser des jeux, s'entretenir avec ses hommes. A ce point de vue le poste alpin est une merveilleuse école pour le commandement.

Aux Chapieux le lieutenant de Luzy disposant d'un vaste espace et de constructions nombreuses a pu élargir le programme des distractions et faire mieux que le traditionnel concert d'accordéon présidant à la traditionnelle bourrée. Il a constitué un véritable orchestre. violon, flûte, accordéon et occarinas. Mandoliniste exquis, il prenait part lui-même aux concerts donnés par ses *artistes*. Chaque chasseur vient à tour de rôle débiter sa chanson comique, sentimentale ou patriotique. Cela se termine généralement par le chant du bataillon, sur un air de marche, dans lequel on ne manque jamais de témoigner son dédain pour le *biffin*, c'est-à-dire le soldat de la ligne. Voici le refrain d'une de ces chansons où l'esprit de corps est si grandement exalté :

Chasseurs en avant,
Artilleurs au milieu,
Les biffins, les biffins en arrière !
Chasseurs en avant,
Artilleurs au milieu,
Les biffins, les biffins à la queue !

Et l'on danse : valse entraînantes, polkas, danses savoyardes, bourrée d'Auvergne. On crie, on frappe du pied, on imite les cris effarouchés des danseuses sournoisement pincées et tout cela finit par l'absorption d'une immense gamelle de vin chaud.

Le jour lui-même a ses distractions : glissades sur les pentes glacées et courses de *skis* sont organisées à la première accalmie dans la tourmente.

O les joyeuses parties dont je fus témoin aux Chapieux ! On avait choisi une pente raide, couverte de neige, on l'avait arrosée fortement pendant le jour et le froid de la nuit en avait fait une muraille glacée, à peine inclinée. Le charpentier du poste avait confectionné pour chaque homme une sorte de petit traîneau long de un pied à peine, sur lequel un chasseur s'asseyait. Il se laissait glisser sur la pente, filait avec une vitesse vertigineuse qui le lançait dans la partie plane de la vallée. Le torrent était sur ce point recouvert par un pont naturel de neige glacée, le traîneau s'y engageait et allait lentement s'arrêter de l'autre côté.

Puis on se mettait à dix, quinze, vingt sur les traîneaux, chaque chasseur tenant entre ses bras les jambes de celui qui le suivait. On formait ainsi un train qui descendait comme une flèche, accompagné par les chiens ivres de joie, aboyant, hurlant et tout le convoi, guidé par le plus habile, traversait ainsi le val. Parfois un bloc de glace ou une erreur de direction faisait dévier la longue file des traîneaux, on piquait contre le mur de neige formé de chaque côté de la grande glissière et



ARTILLERIE ITALIENNE

c'était une culbute générale achevée dans les rires de ces jeunes gens heureux de vivre.

Entre temps, on reconnaît les chemins, on étudie les moyens de reprendre contact avec le reste du monde. Dès que l'on peut passer, on passe. Dans le couloir des Chapieux, comme à la Traversette, à la suite d'incidents tragiques, il est interdit de mettre un homme en route sans que quarante-huit heures se soient écoulées depuis la dernière chute de neige, les avalanches étant à craindre avec les neiges molles ; mais aussitôt les deux jours expirés on envoie le *Courrier* c'est-à-dire le convoi de ravitaillement, parfois il faut le poste tout entier pour lui frayer un chemin. Les chiens — des Saint-Bernard sur-tout — vont devant, flairant sous la neige la trace du sentier disparu. Grâce à eux, on peut retrouver le passage ; derrière les braves animaux les chasseurs, chaussés de raquettes, font une nouvelle piste que l'on peut suivre sans trop de fatigues. Le courrier gagne ainsi les parties les plus accessibles de la vallée et va à la rencontre d'un autre détachement venu du bureau de poste, alors se fait l'échange des correspondances et l'on peut apporter au camp les menues provisions, les journaux et les lettres si impatiemment attendues par les reclus.

* *

N'allez pas conclure que les Alpains, à tous ces menus métiers, ont perdu la connaissance du métier militaire. Il y a souvent des prises d'armes, des reconnaissances d'hiver, des tirs ; dès le printemps, quand ils ont été relevés, les hivernants reprennent leur place dans le bataillon, prêts à repartir pour les manœuvres avec leurs camarades, ils y retrouvent sapeurs et artilleurs, qui sont bien des Alpains, eux aussi, et pas les moins ardents. Ils en portent la tenue caractéristique, c'est-à-dire le béret, la ceinture, les molletières et l'alpenstock ; s'ils ont un autre numéro au collet, s'ils appartiennent à quelque régiment de Grenoble ou de Nîmes, c'est pour la forme, pour notre amour de la régularité administrative. En réalité, ils sont partie intégrante du bataillon ou, mieux, du groupe alpin comme on appelle la réunion des fantassins, des artilleurs et du génie. Pour nos artilleurs il est peu de cimes inaccessibles ; avec leurs mulets ils portent du canon partout où cet animal au pied sûr peut parvenir. Quand, décidément, la roche est trop escarpée, on hisse le canon avec des cordes ; après bien des peines et des fatigues on a la joie de mettre des pièces en batterie sur des crêtes semblables parfois à des murailles.

Ainsi le 12^e bataillon et sa batterie allèrent se poster au-dessus des glaciers de la Vanoise pour saluer le président de la République lorsqu'il fit la traversée du col.

Ces courses ne sont pas toujours sans danger. Chaque année, on apprend que des accidents se sont produits, ils sont le plus souvent causés par l'imprudence des victimes. Nos jeunes officiers sont jaloux des succès des alpinistes. Les cimes difficiles à gravir, les cimes vierges jusqu'alors de pas humains exercent sur eux une attraction invincible. Ils veulent les vaincre, ils veulent surtout les atteindre aux époques d'hiver, quand nul être ne fréquente ces hauteurs. Quelques uns ont péri dans ces tentatives, les catastrophes du Brec de Chambeyron et de la Grande-Casse ne sont point oubliées.

Dans les courses collectives, dans les marches d'un bataillon, ces accidents sont moins fréquents, on suit des chemins connus, on peut se porter secours. Le plus grand danger provient alors des brumes si fréquentes et intenses. Si l'on ne connaît pas bien le sentier, on risque de marcher à l'abîme. C'est pourquoi chaque bataillon doit connaître à fond son secteur et explorer les secteurs voisins.

* *

Chaque groupe alpin a ses aventures à raconter. L'un d'eux fut surpris par la brume en plein glacier, alors que déjà les hommes avaient dû tailler des marches avec leurs piolets et s'attacher à la corde pour le cas de chute dans une crevasse. Cependant, à des indices reconnus autrefois, on put se diriger sur la glace perfide et achever la traversée sans le moindre accident. Mais l'énergique commandant devait, j'imagine, être dans les transes jusqu'au moment où l'appel fait en terrain ferme, hors des brumes, lui eut appris que nul n'était resté en arrière.

Fantassins, sapeurs ou artilleurs ont apporté aux Alpes une note pittoresque nouvelle. Quel touriste n'a pas été frappé d'admiration en voyant se dessiner au flanc des monts, sur les multiples lacets des sentiers muletiers la longue colonne des soldats coiffés du béret, la taille bien prise dans la ceinture bleue, le mollet élégamment dessiné par les plis savants de la « bande molletière ». S'appuyant sur leur alpenstock à bec recourbé, les fantassins dévalent, rapides, les pentes abruptes pendant que les mulets avancent prudemment, secouant à chaque pas la petite pièce qui oscille sur la croupe ou les caissons chargés des munitions et d'outils.

Et quelles haltes pleines de couleur et de vie, à la lisière des forêts de mélèzes, au bord du torrent grondeur, quand, le parc installé, les faisceaux formés, monte, bleue, la fumée des feux sur lesquels le café se prépare ! Les petites scènes de la vie militaire, si communes aux grandes manœuvres, prennent dans les Alpes une poésie nouvelle par le cadre dans lequel elles se déroulent par le costume des soldats et leur allure dégagée, due à leur continuelle préparation à la guerre.

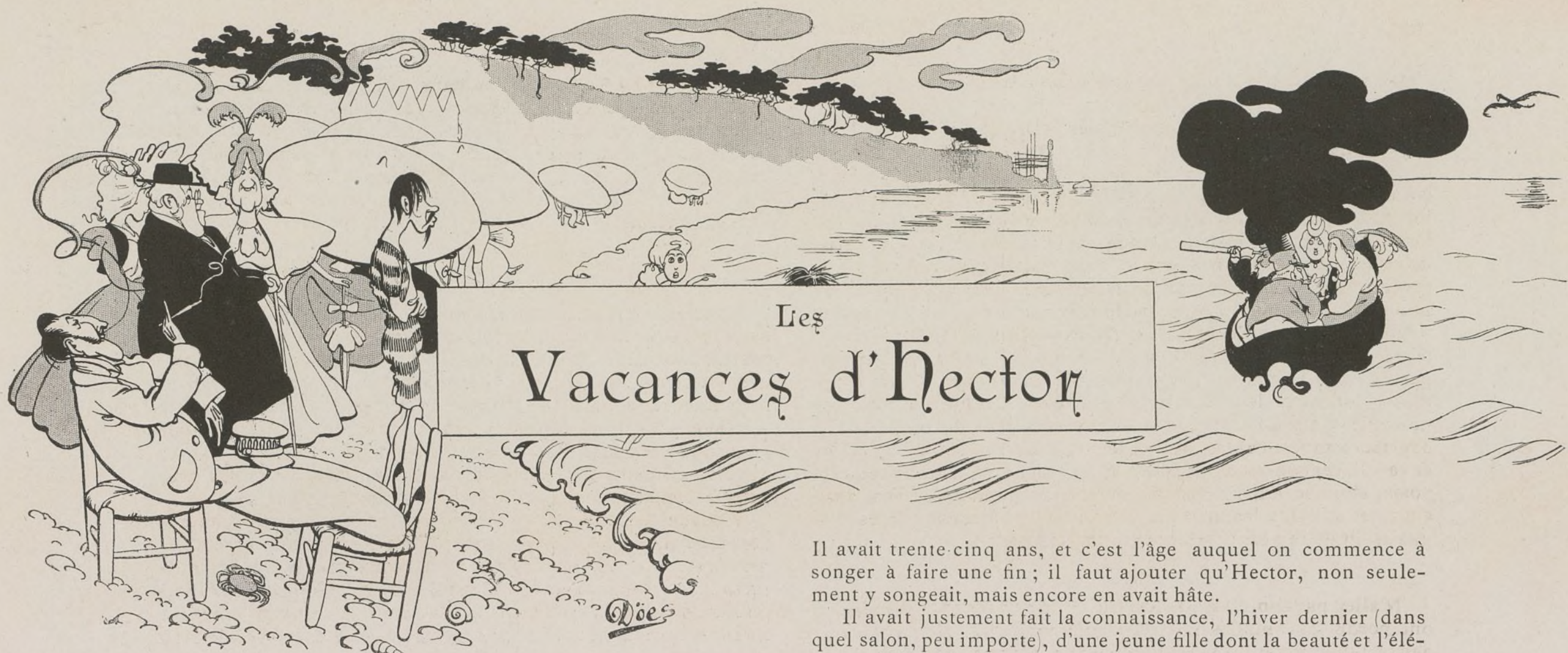
Tel est bien le caractère de notre petite armée alpine : elle est sans cesse préparée à son rôle de combattant et mène, dès le temps de paix, la rude existence de la guerre. Des stratéges à courte vue ont souvent demandé que l'on supprimât ou tout au moins que l'on réduisît cette troupe organisée d'ailleurs sur le modèle des troupes italiennes de montagnes. Ils voudraient que ces beaux bataillons soient placés à une autre frontière, plus directement menacée, où leurs qualités d'endurance seraient un précieux appoint.

Mais du moment où ces bataillons seraient envoyés en plaine ou sur les *coteaux modérés*, ce ne seraient plus des Alpains, ils perdraient ce qui fait leur valeur même. Ce serait pour la défense nationale un réel danger. Nous avons la chance de posséder dans l'armée des Alpes une véritable école pratique et permanente d'initiative militaire. pourquoi s'en priver sans raison ? — Si les corps alpins n'existaient pas il faudrait les créer.

ARDOUIN-DUMAZET.



A LA BORNE-FRONTIÈRE DE LA SEIGNE. — ALPINS FRANÇAIS ET CARABINIER (GENDARME) ITALIEN.



FINI de rire! fut la première idée d'Hector de Coursensac lorsqu'il se réveilla le 1^{er} juin; le Grand-Prix approche et il s'agit de se décider pour la mer ou pour les montagnes...

Cette élémentaire préoccupation de filer le lendemain du Grand Prix sentait son gentilhomme d'une bonne lieue et n'était pas trompeuse, le vidame de Coursensac étant authentiquement de ceux qui peuvent légitimement fredonner:

« Oui, de ta suite, ô Roy, de ta suite j'en suis. »

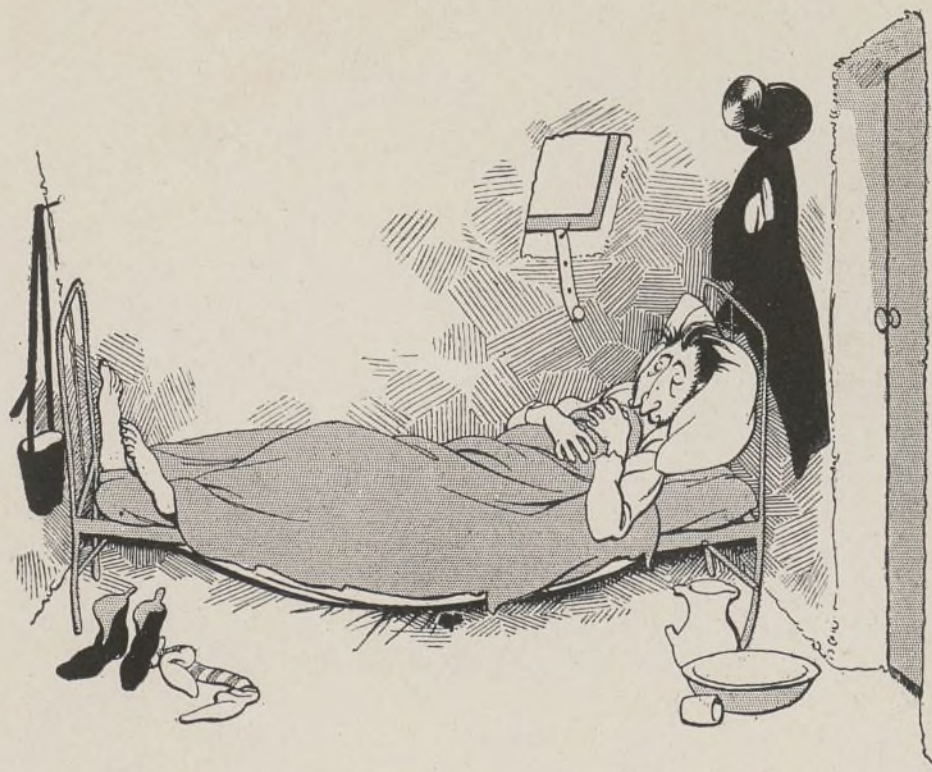
Mais il n'avait à ce moment nulle envie de fredonner quoi que ce fût et, ayant achevé son bref soliloque, il se frotta les yeux et considéra avec attention, comme pour leur demander un conseil, les objets qui composaient son mobilier. Cela n'exigeait pas un grand effort de vision.

Le logement du vidame dénotait en effet des goûts d'une singulière simplicité. Des murs nus, émaillés de clous tordus et rouillés avec, comme seule « tache », la circonférence bordée de zinc d'un miroir de poche, un parquet formé de carreaux hexagonaux d'un rouge blême qui ne s'obtient que par le piétinement de générations de sandales, un plafond dont la voûte accentuée évoquait les hardiesses de l'architecture du moyen âge, enfin une fenêtre étroite s'ouvrant dans le mur ou le plafond, car il était subtil de discerner où finissait le mur et où commençait le plafond, telle était la disposition de la « garçonnière. »

Le mobilier, en complète harmonie avec la pièce, consistait en une table de bois blanc supportant de sommaires faïences de toilette, une chaise amputée d'un pied et une malle poussée en un coin. Le lit était extravagant d'aspect; arqué sur ses pieds, comme fourbu, il touchait presque le sol que balayait le varech du matelas crevé, tandis que la couverture arrivait avec beaucoup de peine jusqu'aux chevilles de son propriétaire.

Mais il ne faudrait pas se hâter de juger l'habitant sur ces seuls indices; il y avait autre chose... Par un étrange contraste, l'habit noir accroché à un clou, les bottines d'un irréprochable vernis correctement placées côte à côte près du lit, le chapeau de satin aux huit reflets de rigueur, la jumelle de course et les gants gris-perle qui vaguaient par la pièce, étaient les indices d'une élégance qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en ce cadre.

Il était facile de conclure de ces détails contradictoires que le vidame était bien le type de l'« homo duplex » dont on a tant parlé. Presque grand, presque élancé, presque maigre, l'Hector qui promenait dans tous les endroits « select » ses favoris à la moscovite et son monocle à la Sagan, ne semblait évidemment



pas le même que celui qui venait de se réveiller en sa mansarde, et qui était fort embarrassé. Il avait, du reste, de puissants motifs d'être embarrassé.

Privé, par suite de circonstances qui ne regardent personne, du lourd héritage de ses aïeux, Hector se trouvait à un tournant délicat de son existence.

Il avait trente-cinq ans, et c'est l'âge auquel on commence à songer à faire une fin; il faut ajouter qu'Hector, non seulement y songeait, mais encore en avait hâte.

Il avait justement fait la connaissance, l'hiver dernier (dans quel salon, peu importe), d'une jeune fille dont la beauté et l'élégance défiaient tellement toute expression que la plume doit le céder au crayon pour en donner une faible idée.

Quoique de simple noblesse de robe (aucune allusion au bon goût de ses toilettes), avouée franchement par le chef de la famille, le baron Nègre des Rivières, bien connu sur la rive gauche, elle n'était pas indigne de porter le nom de Coursensac. Quant à la dot qui devait raviver les tons un peu défraîchis du blason d'Hector, le jeune et sagace vidame avait, quoiqu'il n'en eût jamais été question, des raisons de la croire « suffisante »; l'élégance des Nègre des Rivières, leurs hautes manières, le caractère fermé des maisons où ils fréquentaient et des réunions auxquelles ils se prêtaient, en étaient un sûr garant.

Hector avait su inspirer de suite une visible sympathie au baron et à la baronne; il s'était habilement lié avec leur fils Adhémar, et la jeune fille ne semblait nullement effarouchée de la cour savante qu'il avait entreprise auprès d'elle; tout allait donc bien jusqu'alors. Encore quelques semaines, une saison au plus, et le vidame comptait bien conquérir, grâce à son grand air et à son beau nom, le cœur et la bourse, la bourse surtout.

Mais le 1^{er} juin sonnait à l'horloge des siècles, etc'était là que le problème devenait difficile.

Les Nègre des Rivières étaient, comme on le devine, intransigeants sur les convenances. Or, rester à Paris après le Grand Prix, eût été, à leurs yeux, un détestable procédé, bon pour des roturiers ou des décaqués (et encore!), et Hector craignait de s'effondrer dans leur estime en enfreignant la noble coutume. Du reste, fait curieux, il partageait lui-même cette opinion, et, bien qu'au fond il fût volontiers resté dans son entreciel de Paris, faute des nécessaires pépites, il eût foncièrement méprisé quiconque eût donné cette preuve de mauvais goût.

La famille Nègre allait partir pour Luchon; c'était imposer au prétendant l'obligation de quitter la ville où sa présence eût fait scandale. D'un autre côté, il n'avait pas à songer à gagner la mer ou les montagnes, l'état de ses finances lui interdisant d'autre plage que celle de la Seine et d'autre cime que celle du Mont-Valérien. Mais il était doué d'un esprit plein de ressources.

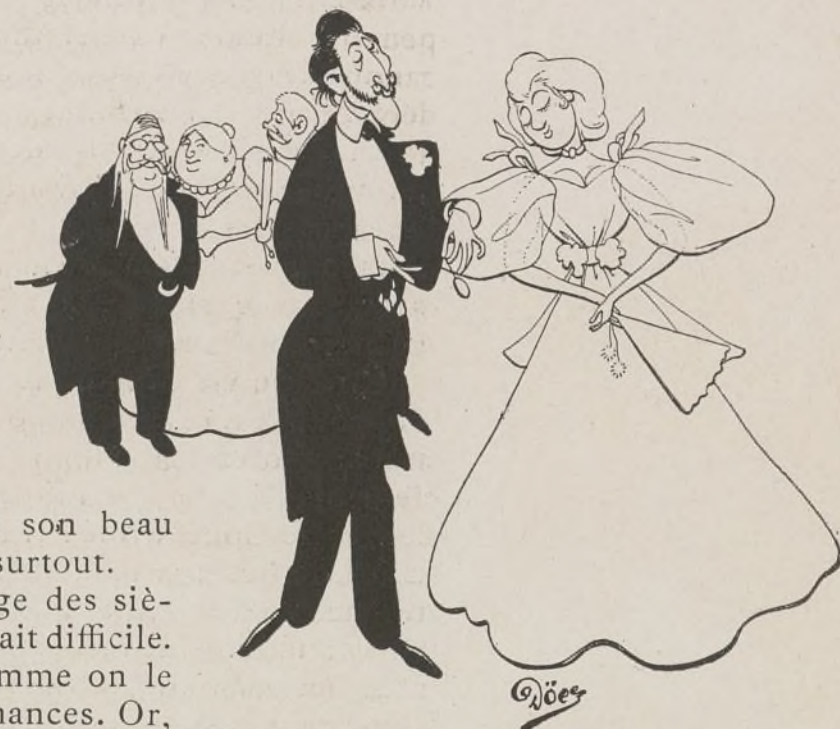
S'étant donc mis résolument à l'étude du problème qui se posait à son imagination, il se décida, en moins de deux heures de réflexion, pour... Courbevoie.

Sauter sur ses pieds, faire une rapide toilette, passer un élégant laissé-pour-compte qui l'habillait richement, se jeter sur son chapeau et sa canne à pomme du Canada, descendre l'escalier aussi vélocement que lui permettait sa haute situation (sixième au-dessus de l'entresol), se précipiter dans le tramway fut pour lui l'affaire d'un instant.

A Courbevoie, il eût vite découvert le logement qui lui convenait, dans une de ces bâtisses dites « maisons de rapport » qui érigent leurs étages en les déserts suburbains.

Et le soir même, il faisait savoir au baron Nègre que l'air des montagnes ne lui valant rien, il partirait prochainement pour Trouville où il venait d'arrêter un appartement aux Roches-Noires; il ajoutait qu'il espérait bien avoir l'honneur de faire ses adieux à ces dames avant la dispersion définitive.

Les adieux qui eurent lieu peu après à la terrasse des Pannés,





furent touchants; l'on se promit de s'écrire très souvent; puis, sur une dernière œillade fort bien agréée par celle qu'il nommait déjà en son cœur sa fiancée, Hector prit congé.

Huit jours après, il était à son poste à Courbevoie. Certes, la vie n'y était pas folâtre et différait beaucoup de celle

que l'on mène aux villes d'eaux; le vidame avait pris le parti, pour éviter des rencontres (le hasard est si méchant!) qui eussent renversé l'échafaudage de ses combinaisons, de ne sortir de chez lui qu'à la nuit close. Ses journées se passaient péniblement en lectures, en cigarettes, en siestes, mais aussi et surtout en correspondance, une correspondance soignée et qui laissait loin derrière elle tous les épistoliers connus.

A chaque lettre portant l'écusson des Nègre des Rivières (une canne à sucre sur champ de sable) et affichant avec ostentation le cachet de la poste de Luchon (Haute-Garonne), Hector épanchait la crème de son style et narrait, par le menu, les fêtes de Trouville, soigneusement recueillies dans le *Figaro* du jour. Il racontait ses matinées prises par le bain ou par de délicieuses flâneries en complet de flanelle le long de la plage, avec stations dans les guérites amies; l'après-midi, excursions en mail ou en yacht, lawn-tennis de temps à autre, le concert, les planches: il excellait à reproduire les scènes mondaines et semait ses récits de conversations entendues, de dialogues surpris derrière une ombrelle (genre Gyp) qui donnait à ses lettres une tournure tout à fait spirituelle. Enfin, le soir, le bal ou le théâtre lui fournissait l'occasion de jolis détails: toilettes, acteurs, pièce même, autant de sujets où brillait la sûreté de son goût. Par intervalles, quelques remarques qui ne peuvent émaner que d'une âme de poète ou d'un cœur de fiancé sur la mélancolie qui s'exhale du spectacle de la mer, la gloire d'un coucher de soleil, l'horreur grandiose d'une tempête...

Bref, le vidame se piquait d'amour-propre, et fête pour fête, bal pour bal, excursion pour excursion, il ne voulait pas que l'on pût supposer Trouville inférieur à Luchon.

Dois-je dire que l'ingénieux gentilhomme ne datait pas ses lettres de Courbevoie? Il les adressait, sous double enveloppe, à un de ses amis habitant réellement Trouville, où celui-ci les mettait à la poste. Pas difficile, mais il fallait le trouver.

Et, tandis que la correspondance se faisait de plus en plus ardente, personne ne voulant être en reste, Hector soupirait et envoyait les Nègre. Eux, au moins, n'avaient pas besoin de copier des chroniques mondaines ni de se torturer l'esprit pour raconter des excursions; leurs couchers de soleil sur les neiges éternelles étaient réels, et leurs sensations vécues. Et puis ils voyaient du monde, causaient, menaient une vie intelligente. Mais lui, réduit à considérer, en fait de torrent, le ruisseau tantôt rouge, tantôt vert, toujours sale, qui coulait devant la maison en charriant des débris d'usine, il la trouvait sévère. Si les Nègre le voyaient! ou se doutaient seulement...

De société, nulle. En fait de voisins, personne. Une grande baraque accolée à la maison était habitée par des originaux sans doute, ou des malades, ou des cambrioleurs, car Hector n'avait jamais réussi à surprendre le moindre mouvement ni le moindre bruit dans la bâtisse. Le soir seulement des gens en sortaient ou y rentraient, des femmes quelquefois, d'allure mystérieuse, pressant le pas devant les passants, changeant de trottoir si on venait à leur rencontre, et se dissimulant dans l'obscurité des

rues sans réverbères. Aussi Hector se méfiait-il et ne sortait-il pas sans une canne solide.

Heureusement les lettres de Luchon devenaient plus intimes. On y parlait beaucoup de la jeune fille. Adhémar, l'écrivain habituel, prenait un style presque de beau-frère. La famille passerait sans doute par Paris pour aller aux chasses, et le vidame se promettait bien de ne pas rater cette occasion de les rencontrer comme par hasard, et d'aborder la question intéressante. Tout l'y engageait, et quelle noce alors (rien du mariage)!

Comme répondant à son espoir, une lettre de Luchon lui arriva un beau matin: c'était après une bataille de fleurs où Mademoiselle Nègre avait eu un succès fou dans la victoria qui n'était qu'un buisson de roses. Adhémar, après en avoir complaisamment fait la description en quatre pages, ajoutait que « l'on » n'avait regretté qu'une chose: l'absence du cher vidame. Mais allait-il rester toute l'année à Trouville et ne trouverait-il pas le moyen de venir serrer la main à ses bons amis lors de leur passage à Paris??

Cette lettre jeta Hector dans le ravissement: l'affaire était dans le sac, et sûrement le sac serait dans l'affaire. Aussi quel enthousiasme animait la plume dont il répondit!

Il résolut de courir sans tarder jeter sa réponse à la poste; le temps d'aller à Trouville et de repartir pour Luchon, la lettre arriverait dans le délai convenable, pas trop tôt, pas trop tard. Il sentait qu'il touchait au moment psychologique.

Dès la nuit tombée, Hector descendit; distraitemment, il remarqua dans la pénombre de la rue, le groupe formé par ses bizarres voisins, deux hommes et deux femmes qui marchaient devant lui, toujours mystérieux et qui se hâtèrent de tourner le premier coin de rue auxquels ils arrivèrent. Sa précieuse lettre bien et dûment glissée dans la boîte, Hector reprit sa route et fixa, comme terme de sa promenade, l'extrémité du long mur qu'il côtoyait alors, marquée par un réverbère à huile à l'ancienne mode. Il allait, et ses pensées suivaient joyeusement la fumée de sa cigarette qui montait doucement dans l'air calme: ce serait bientôt son tour de se balader à Luchon, lui aussi, dans un buisson de roses! Il n'était que temps...

Mais, comme il atteignait l'antique réverbère, un bruit de pas venant dans l'avenue qui croisait la rue se fit entendre, et soudain, à l'angle du mur, cinq exclamations de surprise terrifiée éclatèrent dans la nuit; la famille Nègre des Rivières, au grand complet, venait de se heurter à Hector de Coursensac qui reconnaissait enfin ses mystérieux voisins...

Son blason est encore à redorer. Avis aux Amériques.

GOGUES.

(Illustrations de Doës.)

